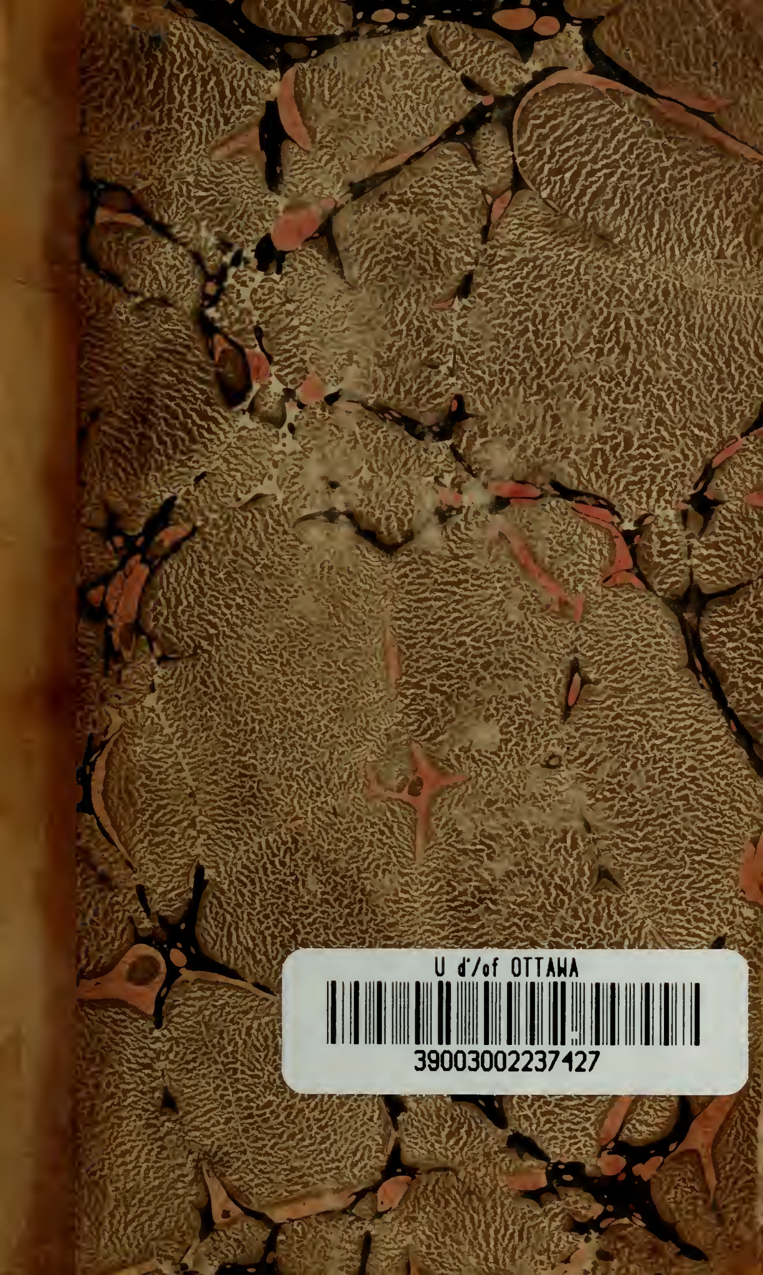
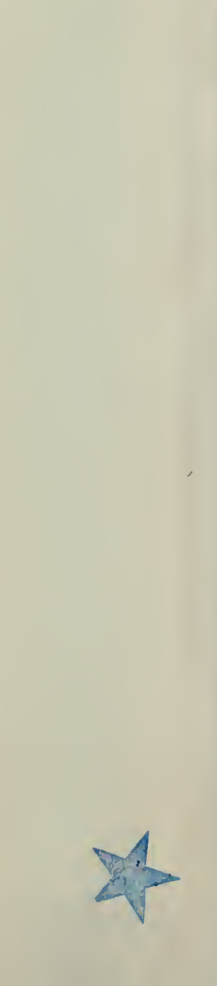
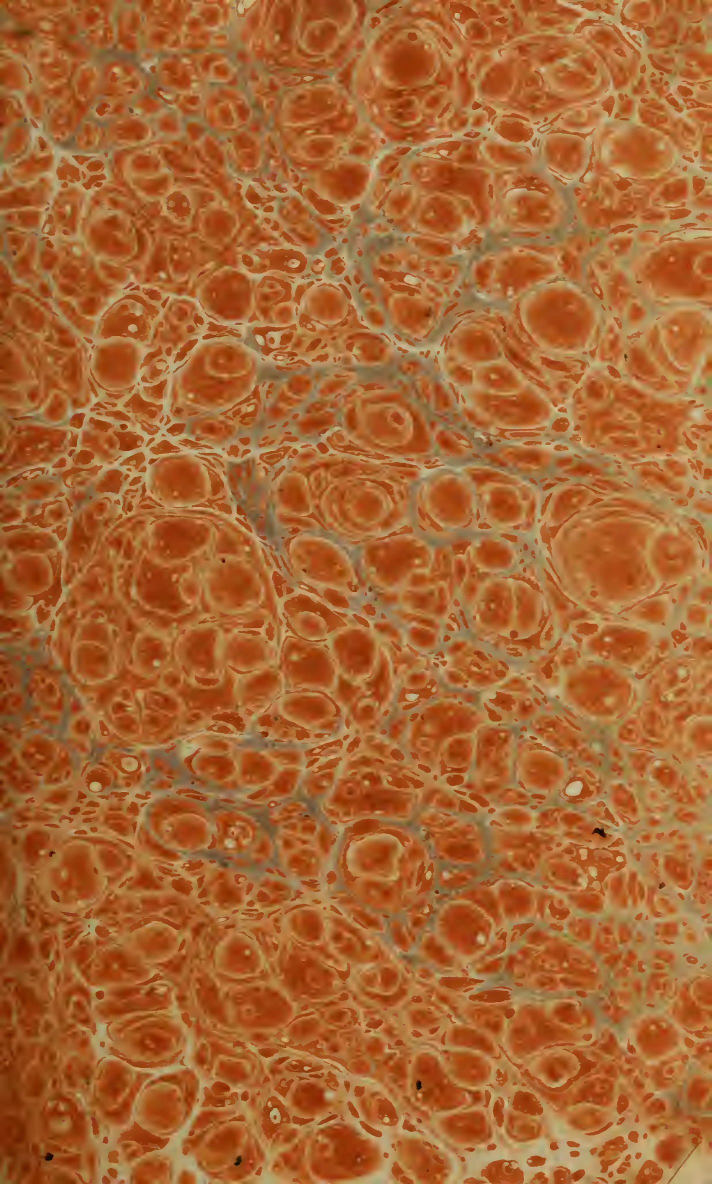

U d'/of OTTAWA
39003002237427







OEUVRES

INÉDITES

DE FLORIAN.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,
rue du Jardinet, nº 12.

ŒUVRES

INÉDITES

DE FLORIAN,

RECUEILLIES

PAR R. C. G. DE PIXÉRÉCOURT.

TOME DEUXIÈME.

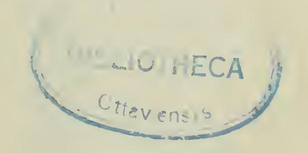
ROMANS.

PARIS,

A. BOULLAND ET Cie, LIBRAIRE,

Rue du Battoir-Saint-André, no 12.

1824.



BELTON

OU

L'ÉPOUX INFIDÈLE.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Le roman que l'on va lire date bien certainement de la jeunesse de Florian. Ce n'est que l'aurore d'un beau jour ; entraîné vers d'autres compositions plus importantes ou qui lui offraient plus de charme, l'auteur n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de mettre la dernière main à celle-ci. On y pourrait désirer plus de développement, une catastrophe moins brusque ; néanmoins on y trouve de la simplicité, des sentimens doux, des

expressions naïves, des mots heureux, et des tournures délicates qui décèlent déjà l'inimitable talent du peintre d'Estelle et de Galatée. Enfin, la pensée de ce petit ouvrage est essentiellement morale, et, sous ce rapport, j'ai cru devoir le publier, ne fût-ce que pour reposer l'attention des lecteurs que fatiguent chaque jour des compositions bizarres et gigantesques.

L'*Époux infidèle* est presque un tableau de mœurs ; il existe malheureusement plus d'un *Belton* dans las ociété, et les femmes ne manqueront pas de s'attendrir sur le sort de son intéressante victime.

Cet ouvrage, écrit dans les premières années de l'auteur, me conduit tout naturellement à dire un mot sur un roman intitulé *la jeunesse de Florian*, ou *Mémoires d'un jeune Espagnol*, imprimé en 1807 et dont il me semble permis de contester l'authenticité ou au moins l'exactitude. En effet, on y rencontre presque à chaque page des redites ou des fautes; le style est tel, qu'un académicien français ne pourrait l'avouer. Sous ce rapport, c'est déjà un grand tort de l'avoir publié.

S'il est vrai qu'en sortant de l'école de Bapaume, Florian se soit amusé à crayonner, pour lui seul,

ce mémorial, je pense que l'on n'a point assez respecté sa mémoire, en l'imprimant sans l'avoir sévèrement corrigé. On peut assurer qu'il a été écrit d'un premier jet par un jeune homme encore étranger aux convenances, et que, vingt ans plus tard, si Florian avait jugé à propos de l'exposer au grand jour, il ne l'aurait pas fait du moins sans le soumettre à de nombreux changemens. J'ai surtout bien de la peine à croire qu'il ait jamais eu l'intention de rendre publique la deuxième partie, dont le ton leste, les scènes graveleuses, les sentimens peu délicats, contrastent d'une manière si étrange avec la

grâce et la décence qui caractérisent et font aimer toutes les autres productions de cet estimable écrivain.

Par malheur le succès de plus d'une spéculation se fonde aujourd'hui sur le scandale, mais je me plais à penser que le bon Florian n'aspirait point à cette gloire ; et ma confiance à cet égard est telle, que je n'aurais point hésité à supprimer plusieurs chapitres de cette seconde partie, si j'avais donné l'édition complète dont j'ai parlé dans la préface. Trente pages de fredaines me semblent tout-à-fait déplacées au milieu de trente volumes qui, sans cela, pourraient

être mis au hasard entre les mains de la femme la plus innocente et la plus chaste. J'ose affirmer, pour la gloire de Florian, qu'il n'aurait pas voulu désenchanter ses lecteurs, et qu'il aurait craint surtout de faire rougir un sexe dont il a si souvent et si bien révélé les pudiques secrets en lui prêtant tous les charmes de son style.

BELTON

OU

L'ÉPOUX INFIDÈLE,

LETTRES ANGLAISES,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES PAR UN JEUNE HOMME.

LETTRE PREMIÈRE.

Sir Henri Belford à lord Charles Belton.

Édimbourg.

J'AI rempli ma promesse et vos désirs, cher Belton, et je voudrais pouvoir vous rendre un compte aussi sa-

tisfaisant de votre protégée, que du succès de la mission que vous m'avez confiée.

Le tuteur de miss Sophie a reçu sans difficulté le prix de son indulgence : il entrait, dans son désir de la ramener près de lui, plus de cupidité que d'esprit de vengeance. Votre or a payé la liberté de sa pupille, qui pense jouir désormais d'une indépendance entière.

Mais cette pupille, Belton, ne me paraît pas mériter l'intérêt qu'elle vous inspire, si j'en juge par quelques propos de son tuteur et par les bruits qui circulent. Je prendrai de plus amples renseignemens. Jamais, il est vrai, la nature n'offrit un assemblage plus parfait; mais ces dehors charmans, je le dis à regret, cachent une âme moins belle que sa séduisante enveloppe, et

je vous engage à mettre des bornes à vos bontés, malgré tous les égards que méritent ceux par qui vous m'avez dit qu'elle vous a été recommandée ; on se repent quelquefois d'avoir accordé trop légèrement sa protection.

Adieu, cher Belton ; mes affaires et un peu de malaise me retiendront ici quelques jours encore, bien malgré moi. Je voudrais être à Londres, où me rappelle mon profond attachement pour vous.

BELFORD.

LETTRE II.

Lord Ch. Belton à sir H. Belford.

Londres.

Grâces vous soient rendues, cher Belford! vous avez justifié tout ce que j'attendais de votre amitié, et vous avez acquis de nouveaux droits à la mienne.

N'écoutez pas les détracteurs de miss Sophie Lington. Son tuteur est intéressé à lui donner des torts, et son incomparable beauté doit exciter l'envie. Eh ! quelle est la femme jeune

et belle que la calomnie n'ait jamais attaquée? Je protégerai cette fille charmante contre ces atteintes, et, pour l'en garantir plus sûrement, je la placerai sous l'égide de lady Belton. Le voudrais-je, si je n'étais certain qu'elle est innocente et pure?

Quelques embarras relatifs à mes biens d'Irlande m'obligent à y faire un voyage. Adieu, cher Belford; croyez à la reconnaissance et à la tendre amitié de BELTON.

LETTRE III.

Sir H. Belford à lord Ch. Belton.

Édimbourg.

Cher Belton, gardez-vous de placer miss Lington près de votre vertueuse compagne, de la mère de vos enfans. Craignez de ternir son angélique pureté par le contact de cette Sophie sur le compte de laquelle vous avez été grossièrement trompé.

Le récit qu'elle vous a fait de ses malheurs est fabuleux ; j'ai maintenant acquis la certitude de ce que je

ne faisais que soupçonner, quand je vous écrivais de modérer l'intérêt qu'elle vous inspire et dont, je l'avoue, la vivacité m'alarme.

Quoique malade encore, je pars demain. Je ne puis m'arrêter au soin de ma santé quand il s'agit de garantir mon ami d'une erreur et peut-être d'un piége

Tout à vous.

BELFORD.

LETTRE IV.

Sir H. Belford à lord Ch. Belton.

Londres.

Hier en descendant de voiture, mylord, je me suis empressé de me rendre chez vous; j'espérais arriver assez à temps pour vous y trouver encore, mais déjà vous étiez parti.

En apprenant mon retour, votre charmante femme voulut me voir, et me reçut comme le meilleur ami d'un époux qu'elle adore.

Chaque mot affectueux qu'elle m'a-

dressait me perçait le cœur. Ah, Belton! que dois-je penser du séjour de miss Lington dans votre maison, placée par vous auprès de la mère de vos enfans, par vous à qui j'avais annoncé qu'elle n'était pas telle qu'on vous l'avait peinte? Ah, Belton! auriez-vous trompé votre ami?.... Mais non, vous étiez abusé, et sans doute ma dernière lettre ne vous était point parvenue quand vous avez permis que cette Sophie devînt la compagne de lady Belton. Vous ne pouvez trop vous hâter de les séparer. Le vice et la vertu ne peuvent, ne doivent pas habiter ensemble.

Oui, Belton, cette Sophie dont l'air est si candide, le maintien si décent, cette Sophie est dépravée. A seize ans une aventure scandaleuse lui fit perdre sa réputation et malheureu-

sement un établissement honorable.

Ce fut la douleur de sa conduite et non la perte d'un procès qui causa la mort de son père. Un parent de sa mère devint alors son tuteur : cet homme de mœurs très suspectes acheva de la démoraliser et devint lui-même sa victime.

Elle s'enfuit pendant une absence de ce tuteur, non pour se soustraire à sa brutalité, comme elle vous l'a fait croire, mais pour vivre plus librement encore, et elle emporta de la maison tout ce qui présentait quelque valeur. J'abrège ce dégoûtant récit, dont la plus faible partie doit vous suffire pour éloigner cette fille de lady Belton.

Revenez, revenez, mylord. Aucune affaire, aucun intérêt, ne peuvent être mis en balance avec le devoir sacré que vous impose l'honneur.

Mon oncle, à qui les médecins ont ordonné d'aller passer quelques mois dans le midi de la France, a décidé de s'y rendre et désire que je l'accompagne. Je ne puis rien refuser à celui qui m'a tenu lieu des parens que je perdis au berceau. Nous partons sous peu de jours. Il m'en coûte de m'éloigner en ce moment. De grâce, Belton, n'en perdez pas un seul.... mais que dis-je? sans doute il est inutile de vous presser sur un point aussi délicat.

BELFORD.

LETTRE V.

Lady Anna Belton à mistriss Charlotte Clifford.

Londres.

Par quelle fatalité, ma bonne Charlotte, as-tu choisi pour te retirer dans ta terre le moment où tu devenais le plus nécessaire à ta pauvre amie? Il n'y a que toi dans le monde à qui je puisse confier les peines de mon cœur; tu sais combien ce cœur a besoin de s'épancher, et tu me quittes!.... lorsque je suis déjà tant à plaindre!... Non que je sois encore tout-à-fait dans

l'abîme de la douleur, mais je m'y sens entraînée; je sens que je ne puis échapper au malheur; et le plus affreux de tous peut-être, c'est de le prévoir sans oser rien tenter pour s'y soustraire.

Elevées ensemble, plaisirs, chagrins nous furent toujours communs; une douce habitude nous fit dès notre plus tendre jeunesse un besoin de la confiance. Avec quel attendrissement je me rappelle ces temps d'innocence où les jeux étaient la grande affaire de notre vie, où la douce amitié était l'unique passion de notre âme! ah! que nous étions heureuses alors! On peint l'amour sous les traits d'un enfant, c'est ainsi que je voudrais peindre le bonheur!.... le bonheur! hélas! me sera-t-il jamais rendu? et combien fut courte sa durée! Il commença à être troublé lorsque tu quittas notre

séjour paisible pour épouser M. Clifford. Presque en même temps je fus unie à lord Belton.

Nous avions à peine vu ceux à qui notre sort fut confié, et nous entrâmes toutes deux dans le torrent du monde, dont on ne nous avait appris à connaître ni à redouter les écueils!.... Ton époux te rendait heureuse, tu le perdis, tu le pleures!.... et moi, infortunée! je pleure aussi le mien quoique la mort ne me l'ait point ravi... mais, hélas! peut-être aussi l'ai-je perdu sans retour.

Cent fois, dans les quinze jours que tu as passés à Londres l'hiver dernier, tu as remarqué mon air triste et rêveur; souvent ton inquiète amitié s'est efforcée d'en deviner la cause: crois qu'il me fut bien pénible de te la cacher; mais, ma Charlotte, l'espoir

d'un heureux changement dans mon sort, et la répugnance qu'éprouvait mon cœur à révéler, même à toi, les torts de mon époux, l'espèce d'humiliation qu'on éprouve en accusant ce qu'on aime, me firent dévorer mes larmes. Pardonne-moi cette réserve, ma Charlotte, la seule que j'aie eue, que j'aurai jamais avec toi. Mais je ne me sens pas la force de tracer en ce moment ces douloureuses confidences.... mes larmes inondent ce papier. Je te quitte; adieu, ma Charlotte.

LETTRE VI.

La même à la même.

Londres.

Quatre années se sont écoulées depuis mon union avec lord Belton. Il me dit qu'il m'aimait, et je le crus; comment aurais-je douté d'un amour qu'il lui fut si facile de m'inspirer et que je trouvai si doux de sentir? Je lui rendis dans toute la sincérité de mon cœur le sentiment qu'il paraissait éprouver.

Il se plaisait à me répéter qu'il

m'aimait, j'étais heureuse de l'entendre et fière de la confiance qu'il me témoignait; malgré mon inexpérience il daignait me consulter sur tout, et mon aveu lui était toujours nécessaire. Je sentais jusqu'au fond de l'âme cette condescendance; mais crois-moi, ma Charlotte, quelque flatteuse qu'elle me parût, mon cœur en jouissait bien plus encore que mon orgueil n'en était satisfait. J'étais heureuse, heureuse par mon époux! je ne respirais que pour lui, et cette fois au moins les convenances et l'intérêt avaient formé un heureux hymen! Deux enfans vinrent resserrer nos liens.... Belton redoubla de soins et de tendresse; sa maison lui devint plus agréable, il s'en éloignait rarement et toujours à regret. Le titre sacré de mère me rendait plus aimable à ses

yeux et plus chère à son cœur; nous étions son univers.

Tu sais, tu as vu tout cela, chère amie, et pourtant je me plais à te le redire. Ce n'est plus que dans le passé que je puis retrouver d'heureux souvenirs; en les retraçant il me semble que je les rappelle, ou plutôt je les invoque, comme pour m'en faire un titre à l'espérance. Hélas! le présent ne m'offre plus qu'une source de larmes; cette illusion.... cette vie si fortunée.... se sont tout à coup évanouies.... j'ai tout perdu!

Tu sais qu'il y a un an, lord Belton fut appelé en Irlande, où il a de grandes propriétés qui forment la majeure partie de sa fortune. Tu venais de perdre ton époux, et, respectant ta douleur, nous n'osâmes t'appeler près de moi. Cependant Belton, qui

semblait redouter l'isolement auquel son absence allait me livrer, m'engagea à prendre une demoiselle de compagnie et m'offrit de la chercher lui-même. Plût au ciel qu'il n'eût jamais pris ce funeste soin!.... mais mon bonheur était au comble, il devait toujours aller en déclinant.

Peu de jours avant son départ, mon époux me présenta miss Sophie; il m'en dit un bien infini et se félicita de pouvoir laisser près de moi une compagne aimable, douée de talens précieux, et que sa naissance et son éducation mettaient au-dessus d'une position imposée par des revers de fortune.

Enfin, ma Charlotte, il me peignit Sophie comme un prodige de vertu; je le crus, j'aimais tant à le croire!

Il me quitta; c'était notre première séparation, elle me plongea dans la plus vive douleur.

Sophie cherchait à me consoler; mais j'aimais ma tristesse et je trouvais de la douceur à pleurer.... J'aurais voulu m'affliger avec toi, hélas! tu voulais vivre solitaire et n'être plus troublée dans les regrets que tu donnais à ton époux. Cette résolution, sans altérer notre tendre amitié, nous tint éloignées l'une de l'autre.

Je n'avais jamais aimé le monde, et l'absence de mon époux me rendit la solitude plus nécessaire encore. Je me consacrai entièrement aux soins que réclamaient mes enfans : Sophie les partageait, et c'est en montrant à ces chers amours la plus tendre affection qu'elle s'acquit des droits à la mienne.

C'est ainsi qu'elle pénétra dans mon cœur, qui ne demandait qu'à s'attacher; hélas! tu le sais, le plaisir que j'éprouve à aimer me fait croire aisément que l'on m'aime. Tu concevras donc sans peine que j'aie cédé aux charmes de l'esprit et des manières, et surtout à l'attrayante douceur de cette fille. Après toi, elle prit place dans mon cœur. Pardonne, ma Charlotte, mais je l'aimais comme un présent de mon époux, comme une preuve de sa touchante sollicitude.... et j'en fis à Belton les plus tendres remerciemens.

Son absence fut courte; le désir de se rapprocher de moi lui fit, m'écrivit-il, hâter la conclusion de ses affaires. Il revint et je crus n'avoir plus d'autres vœux à former que celui de t'avoir pour témoin de mon bonheur. Mais ce bonheur n'existait déjà

plus. . . . et j'en jouissais encore! . . . . Cette illusion fut passagère; chaque jour emporta une partie de ma félicité.

Mon époux devint froid et rêveur, sa confiance ne fut plus la même; il me consultait encore, mais avec une contrainte visible; et sans que rien parût être changé autour de moi, le changement qui échappait encore à ma raison se faisait déjà sentir à mon cœur.

Ah, Charlotte! qu'il est cruel ce moment où le premier doute pénètre dans un cœur! Bientôt mon époux s'éloigna davantage; je ne le vis plus qu'à de courts intervalles, qu'il ne paraissait même accorder qu'à la bienséance; et quand je m'efforçais de le retenir, il prétextait avec embarras un devoir à remplir, ou une affaire indispensable, et me quittait avec empres-

sement. Mon cœur était déchiré....
j'y cherchais vainement le crime dont on me punissait, je n'y trouvais que mon amour pour Belton et la douleur de son refroidissement. Enfin, ne pouvant supporter une si cruelle incertitude, je résolus, pour en sortir, de surmonter ma timidité.

Hier, comme il s'apprêtait encore à m'échapper, je le retins ; et, tombant à ses pieds : Mylord, lui dis-je, vous qui êtes ma vie, d'où vient que vous en faites le malheur ? quel est le tort dont vous me punissez ? qu'ai-je fait pour perdre votre cœur ? vous ai-je déplu ? et comment ai-je mérité l'indifférence dont vous m'accablez ? — Qui ? vous, madame ? répondit-il en me relevant ; je ne vous comprends pas ; vous m'êtes toujours chère, mais quelques inquiétudes inséparables de la

vie, me donnent cette préoccupation d'esprit que vous prenez pour de la froideur....—Des inquiétudes, Belton! et je les ignore! repris-je tendrement. Je vous pardonnerais de me cacher votre joie; mais si vous me dérobez quelque peine, c'est alors moi qui suis l'offensée. J'ai pris sa main, je l'ai pressée sur mon cœur si plein de lui.... sur mes yeux où il pouvait lire le plus tendre amour!.... Il a paru touché, il allait me répondre, et peut-être nous allions nous entendre encore, lorsque miss Sophie est entrée. Elle a paru regarder mylord avec inquiétude; il m'a semblé le voir rougir, et il est sorti précipitamment.

Dis-moi, Charlotte, pourquoi paraissait-elle inquiète? pourquoi Belton a-t-il rougi? pourquoi m'a-t-il quittée si brusquement?.... Miss Sophie

ne sort presque plus de sa chambre depuis le retour de mylord.... Si.... mais non. Je l'aime trop !.... Mais cette Sophie est si belle !.... Ah! malheureuse, mon cœur est flétri par la douleur, par la crainte ; je ne vois pas une fois mes enfans sans que les larmes ne me viennent aux yeux. Écartons de funestes soupçons..... Oh! toi, ma seule, ma véritable amie, éclaire-moi, dis-moi ce que je dois penser de cette Sophie. Serait-elle coupable avec tous les dehors de la vertu?... Ah! Charlotte, ne viendras-tu pas au secours de la pauvre Belton? Elle est bien malheureuse; mais si tu l'aimes encore, tout n'est pas perdu.

LETTRE VII.

Lady A. Belton à Miss C. Clifford.

Hélas ! ma tendre amie, il ne me reste plus de doute : j'ai acquis l'affreuse certitude de mon malheur !... mon âme est déchirée,.... mes idées se confondent.... Je veux m'efforcer de les rassembler pour te faire cet affligeant récit.

Ce matin je me suis levée plus tôt qu'à l'ordinaire ; depuis le retour de mon époux, il ne sait guère l'heure de mon réveil.

Les plus sombres pressentimens avaient éloigné de moi le repos; après la nuit la plus agitée, je quittai mon lit baigné de larmes; et pour calmer mon cœur, je voulus embrasser mes enfans.... ces chers petits, dont l'innocence et les caresses exercent un si grand empire sur mon âme!

Aucun bruit ne se faisait entendre encore dans l'hôtel; je passai à la hâte une robe du matin, ma pendule marquait six heures.... j'entrai dans le petit corridor où est la chambre de miss Sophie, qui donne, tu le sais, dans celle de mes fils; je voulais entrer chez eux par cette issue, afin d'éviter un long détour.

J'allais ouvrir la porte de Sophie, lorsque je crus distinguer la voix de mon époux.... Surprise au dernier point de le savoir là à une telle heure,

je m'arrêtai tremblante. et, me soutenant à peine, je m'appuyai contre le mur... Mais que devins-je, ah! mon amie, lorsque j'entendis Belton, cet époux adoré, prononcer ces mots affreux.... « Chère Sophie, pourquoi
» le sort cruel a-t-il mis entre nous
» une barrière?.... Que ne puis-je
» vous offrir ma main et ma fortune!
» ce serait pour votre Belton le comble
» de la félicité!.... un obstacle fatal
» nous sépare, mais conservez-moi
» votre cœur comme vous possédez
» tout le mien, et nous pouvons être
» heureux encore. — Cher lord, a
» répondu Sophie, combien il faut
» que je vous aime pour que vous
» l'emportiez sur mes remords! mais
» qui peut résister à l'amour quand
» votre voix lui sert d'interprète?....
» Hélas! vous exercez un pouvoir ab-

» solu sur mon cœur ! j'oublie près
» de vous que j'enlève le vôtre à my-
» lady. — Elle ne l'eut jamais, s'é-
» cria Belton avec véhémence ; vous
» seule, adorable Sophie, m'avez fait
» connaître l'amour ! »

Ces mots affreux tombèrent sur mon cœur.... Désespérée.... hors de moi.... je m'élançai vers la porte qui me séparait de ce couple perfide : ma main tremblante cherchait la clef, mes yeux troublés ne la voyaient pas.... Le bruit que j'ai fait a sans doute averti Belton qu'il allait être surpris ; il a passé dans la chambre de mes enfans. J'entre dans celle de Sophie, elle était encore au lit et feignait de dormir : je tombe sur le premier siége que je rencontre ; et songeant qu'un éclat serait indigne de moi, je m'efforce de me composer assez pour feindre une tranquillité qui

m'a fuie pour toujours. Ouvrant les rideaux du lit de la perfide : « Sophie, lui » dis je, levez-vous je désire vous parler »

J'entrai alors dans la chambre de mes enfans ; Belton l'avait quittée et mes fils dormaient encore. Je les contemplai avec une angoisse que je ne saurais te peindre ; l'aîné m'offrait l'image vivante de son père, et tous les souvenirs qui se rattachent aux premiers temps de notre union vinrent à la fois remplir mon cœur ; hélas ! ils ajoutaient à l'horreur de ma situation !....

J'essuyai mes larmes et je rentrai chez Sophie. Elle était habillée.

Oh ! Charlotte, que je la trouvai belle !.... comment n'ai-je pas senti le danger d'exposer mon époux à contempler tous les jours tant de charmes ?.... Regrets tardifs !....

« Sophie, lui dis-je avec douceur, » j'ai toujours évité de vous questionner sur votre position ; mais je désire vous voir heureuse, et je vous » prie de m'en indiquer les moyens » en me parlant sans réserve de votre » situation et de vos espérances. » — « Ah ! mylady, s'est-elle écriée, ne » rouvrez pas la source de mes larmes; » le sort cruel m'a vouée à la dépendance, et je lui rends grâce de m'avoir fixée près de vous. »

Révoltée de tant d'hypocrisie, mais résolue de voir jusqu'où elle la pousserait, je continuai : « Puisque je » vous suis chère, confiez-moi vos » malheurs, peut-être je pourrai les » adoucir ; à votre âge on ne peut encore avoir de torts à se reprocher, et » dans ce cas même l'amitié est indulgente.» Elle a baissé les yeux, et les

couvrant de son mouchoir comme pour me dérober des larmes qu'elle ne versait pas : « Je vous dois trop, » mylady, pour vous rien refuser, et » vous allez apprendre ma déplorable » histoire. »

Elle me dit alors que son père, sir Lington, gentilhomme écossais, avait perdu sa femme un an après son mariage et en lui donnant le jour, que son père avait reporté toute sa tendresse sur elle et donné les plus grands soins à son éducation. Il se plaisait à lui faire acquérir des talens, et employait à cet usage la plus grande partie de sa fortune, qui consistait en une seule terre : cette terre, venue par héritage dans sa famille, était depuis long-temps disputée, et les poursuites déjà entamées se continuant avec acharnement, exigèrent qu'il vînt à

Londres pour y défendre ses droits.

Elle y avait suivi son père ; les frais d'un long séjour et ceux bien plus énormes de la justice, épuisèrent leurs faibles ressources, et la perte de ce procès les avait livrés au plus entier dénuement.

Son père ne put survivre à ce malheur ; elle aurait elle-même succombé à tant de coups, si mylord, qui connaissait sir Lington, ne se fût intéressé à son sort.... « Vous savez le
» reste, mylady, ajouta-t-elle, et com-
» ment vous avez accueilli l'infor-
» tunée dont le cœur n'oubliera jamais
» vos bontés, celles de mylord, et dont
» le seul désir est de vous consacrer
» sa vie. »

Ce récit fut fait d'une voix entrecoupée, et parut réveiller en elle de douloureux souvenirs ; mais je ne

croyais plus à ses larmes et je ne croyais pas à son malheur. La défiance une fois éveillée se porte sur tout.

J'eus néanmoins le courage de lui dire qu'elle pouvait compter sur ma protection tant qu'elle en serait digne, et je sortis, sentant que bientôt je ne pourrais plus me contenir.

Sous le prétexte d'une indisposition, Sophie a gardé sa chambre; mylord m'a fait dire qu'il allait passer quelques jours à la campagne; et moi, infortunée! je me suis enfermée chez moi, où j'ai passé la journée entière, abîmée dans ma douleur et noyée dans mes larmes.... Ah, Charlotte! que vais-je devenir?.... mon époux ne m'aime plus. — Il l'aime.... Et mes enfans, mes pauvres enfans, il ne les regarde plus; leur crime est de m'avoir pour

mère.... Le cruel ! il ne m'aima jamais !.... ah ! ce malheur est le plus insupportable de tous; il m'ôte jusqu'à la ressource des souvenirs !.... et mon cœur ne peut même se réfugier dans le passé.... Ainsi donc il me trompait !.... et quand je l'aimais avec tant d'abandon, il ne m'aimait pas !.... Il ne m'a jamais aimée !.... Que faire ?.... que devenir ?.... Charlotte, conseille-moi, agis, pense pour ta malheureuse amie.... elle ne sait que souffrir, elle ne peut que pleurer....

LETTRE VIII.

Mistriss Clifford à lady Belton.

Clifford-Castle.

Tes deux lettres, chère Anna, me sont parvenues presqu'en même temps. La première m'avait préparée au triste contenu de la seconde : mais pour l'avoir prévu je n'en ressens pas moins vivement ton malheur. Cependant, ma tendre amie, il ne faut pas t'en laisser accabler.... ma devise à moi, c'est que tant qu'on respire on espère ; hélas ! la mort seule détruit l'espé-

rance.... Mais tu dois y croire; ce ne sont pas des larmes qui te rendront le bonheur : je pleurerai sur tes maux; mais toi, songe à les faire cesser.

Le soin même que ton indigne époux a pris pour te tromper, est une preuve qu'il redoute un éclat; sache mettre à profit cette disposition, et, en éloignant de lui l'objet de ton chagrin, tu en détruiras la cause.

Dix-huit ans, une beauté parfaite, tous les talens réunis, et la facilité d'une telle conquête, sont des piéges auxquels Belton a bien pu se laisser prendre, mais qui seront sans pouvoir contre la crainte de perdre la considération à laquelle il tient fortement.

Tu es trop sûre de l'inconstance de ton mari pour espérer que la douceur, l'amour le plus tendre et le plus at-

tentif, puissent jamais le ramener : il est donc inutile de penser à ce moyen. Quoique l'honnêteté ait toujours un empire sacré sur les âmes les plus corrompues, ce n'est qu'à la longue que les cœurs vicieux reconnaissent cet empire, et tes maux sont tels que le temps ne peut que les accroître. Il faut donc absolument parler à mylord, lui dire que ses amours avec miss Sophie te sont connus, que vraisemblablement d'autres en sont instruits, qu'il y va de son honneur de faire cesser des rapports aussi outrageans, et qu'il y va du tien de ne plus vivre avec cette fille.

Il est non-seulement de l'intérêt de ton amour, mais aussi de ton devoir, d'insister sur le renvoi de cette créature. Exige et tu obtiendras, commande même, s'il le faut, et tu seras

obéie.... Mylord ne peut douter que tu ne sois instruite; il craindra que tu ne parles, et se hâtera de te satisfaire avant que tes justes plaintes informent le public de ses torts. Chère amie, suis mon avis et tu t'en trouveras bien : il convient que tu sois seule avec ton époux, afin qu'il ne puisse soupçonner que cette conduite te soit dictée, et aussi pour qu'il croie que tu connais seule sa turpitude. Si, contre mon attente, il te refusait cette satisfaction, j'accourrais près de toi; près de toi! qui me restes seule de tous les biens qui furent mon partage; de toi que je chéris plus que la vie, car je la sacrifierais avec joie pour te voir heureuse. Mais tu le seras, oui, tu le seras, si tu as le courage de le vouloir... Ce qui me fâche, c'est de ne pouvoir punir cet indigne Belton... Ah! si

j'étais sa femme!... mais toi, douce amie, tu ne veux qu'être aimée et pardonner, eh bien! qu'il t'aime donc! oui, qu'il t'aime, et il faudra bien alors que je lui pardonne aussi.

Je prends des renseignemens sur cette Sophie; tant de duplicité annonce une âme tout-à-fait dépravée, et je doute que ce soit là son premier tort.

Je le saurai, car il faut tout connaître de l'ennemi qu'on veut combattre, afin de mieux en triompher.... Tu triompheras, crois-en ton amie; et pour t'encourager descends dans le fond de ton âme, c'est un miroir où tu dois toujours te voir sourire.

Adieu, tout ce que j'aime. Hélas! excepté toi j'ai tout perdu sur la terre. J'ai perdu l'époux que j'adorais, le ciel ne m'a jamais accordé le doux

titre de mère; tous mes parens sont morts; je n'ai plus que toi, tu me restes seule de tant de biens, et j'éprouve avec délices que l'amitié, la sainte et pure amitié m'est encore plus chère que l'amour. Mon époux était mon idole et je l'adore encore, mais comme un amant invisible; au lieu que toi, chère amie, tu remplis mon cœur. Ma tendresse pour toi m'est, je le sens, plus nécessaire que l'air que je respire; tes maux mêmes me deviennent chers, et je voudrais pouvoir t'en délivrer en les attirant sur ma tête; oui, je trouve de la douceur à pleurer pour toi. Juge si je hais mylord. Le barbare! il ne sait pas quel cœur il déchire; s'il le connaissait.... mais il n'en est pas digne, et il se rend justice en ne te la rendant pas.

Adieu, mon amie; songe à tes en-

fans, à ta Charlotte, qui n'a plus de bonheur à espérer que le tien; et n'oublie jamais que la plus chère partie de moi-même n'est pas où je suis.

CHARLOTTE.

LETTRE IX.

Mistriss C. Clifford à lady A. Belton.

J'avais raison, chère Anna, cette Sophie est un monstre. Fiez-vous donc à l'apparence!... Et moi qui croyais être une si grande physionomiste! me voilà guérie pour jamais d'une semblable prétention.

Cet indigne Belton! mettre auprès de toi, ange de pureté, une pareille créature! Pardonne, ma tendre amie, il est ton époux, mais ce titre le rend

plus coupable et je ne puis y penser sans le haïr davantage.

Ah! les hommes, les hommes! en vérité ce qu'on apprend d'eux chaque jour devrait être la plus sûre consolation du veuvage.

Je t'annonçais dans ma dernière lettre que j'allais prendre des renseignemens; j'en ai en effet recueilli de certains. Tu connais ma vieille Herbert, cette bonne gouvernante qui m'a prodigué les soins d'une mère et que je chéris tendrement. Son frère, chez lequel elle s'est retirée, habite près d'Édimbourg; c'est à elle que je me suis adressée, et voici en substance ce qu'elle me mande.

Le père de Sophie se nommait en effet Lington, mais le *sir* est une addition du fait de sa fille et qu'elle a crue propre sans doute à lui donner

plus de relief près de toi. Ce Lington avait quelque fortune, qu'il a dissipée pour sa fille qu'il idolâtrait; il lui fit donner une éducation brillante, et, pour imiter les gens de qualité, il plaça près d'elle une gouvernante : ébloui par ses talens, peu soigneux de scruter ses principes, il ne s'attacha qu'aux premiers; et cette femme, de mœurs très équivoques, inculqua sans doute ses vices à son élève en même temps qu'elle la rendit habile dans les arts enchanteurs qu'elle possède à un si haut degré et qui ont excité notre admiration. La prodigalité de Sophie, le peu de proportion qu'elle mettait entre ses dépenses et la fortune honnête mais bornée de son père, la faiblesse de celui-ci, qui ne savait rien refuser aux caprices de sa fille, eurent bientôt épuisé ses moyens. Déjà

il commençait à souffrir des suites de ses folles dissipations, lorsque la fortune parut lui sourire.

Un gentilhomme, peu agréable, mais fort riche, nommé sir Névil, vit Sophie. Séduit par sa beauté, charmé par ses talens, il demanda sa main, qu'il obtint sans peine. Le jour de leur hymen était fixé, lorsqu'un soir, en rêvant à son bonheur et parcourant une promenade solitaire, ce futur époux vit arriver une femme; elle était voilée, mais à sa taille et à sa tournure il crut reconnaître Sophie : sa démarche agitée, l'inquiétude avec laquelle elle regardait autour d'elle, l'heure surtout, excitèrent la curiosité de sir Névil. L'inquiétude naturelle à l'amour, un soupçon vague, le décidèrent à observer cette femme. A l'aide de l'obscurité il put la suivre en se dérobant

à ses regards ; et il la vit entrer dans un sombre bosquet, où elle fut accostée par un homme enveloppé dans un large manteau.

La nuit était noire et ne lui permit pas de distinguer les traits de l'amant heureux ; mais, caché par une épaisse charmille, placé près du banc où ils se reposèrent, il ne perdit pas un mot de leur entretien.

L'inconnu se plaignit avec véhémence du prochain mariage de Sophie avec ce gentilhomme, et lui reprocha de ne plus l'aimer. Sophie le calma en lui persuadant qu'elle ne formait cette union que pour acquérir avec plus de liberté le moyen de le rendre heureux et de lui faire partager la fortune qu'elle allait devoir à l'aveugle générosité de son prétendu. Cette assurance et les railleries grossières qui

la suivirent excitèrent la gaieté et les transports de l'inconnu ; l'indignation de sir Névil ne lui permettant plus de se contenir, il se montra en criant à son indigne rival de se défendre. Son mépris fut au comble en reconnaissant, dans celui auquel on le sacrifiait, un homme d'une basse extraction et connu par ses vices. Ce misérable se jeta aux pieds de sir Névil en lui demandant la vie, qu'il ne méritait pas de perdre par la main d'un homme d'honneur. La seule vengeance que sir Névil tira de la perfide Sophie fut de la rendre témoin de la correction qu'il infligea à son indigne amant, puis il courut instruire le père et retira sa parole. Le vieillard, faible, mais honnête, en mourut de douleur. Quelques mots qui lui échappèrent et les propos d'une femme de chambre confi-

dente de Sophie, instruisirent le public et ne permirent plus à cette vile créature de vivre à Édimbourg, où personne ne voulut plus la voir. Elle tomba sous la tutelle d'un parent de sa mère et devait y rester jusqu'à sa majorité, lorsque le désir d'exercer son talent sur un plus grand théâtre, lui inspira la résolution de s'enfuir à Londres avec son amant, après s'être emparée de l'argent et des bijoux qui appartenaient presqu'en totalité à son tuteur; mais bientôt ses ressources s'épuisèrent, et elle en cherchait de nouvelles, lorsque, pour ton malheur, mylord Belton, qui l'aperçut au spectacle, fut frappé de sa beauté; il la suivit et en obtint sans peine la permission de la voir chez elle.

Sans doute elle l'abusa par quelqu'une de ces histoires que ces créa-

tures tiennent toujours prêtes ; peut-être (et nous devons le penser , puisqu'il l'a placée près de toi) lui en imposa-t-elle par de feintes vertus, afin de rendre sa conquête plus désirable ; enfin, j'ignore par quels moyens elle persuada Belton, mais les suites nous sont trop connues.

Voilà, chère et malheureuse amie, des détails certains : ils vont t'affliger, mais il est indispensable que tu les connaisses ; ils n'ont rien changé à mon opinion, ils n'ont fait qu'y ajouter. Il est urgent d'éloigner de toi cette Sophie ; je le répète, Belton craindra le blâme ; il consentira à tout pour l'éviter, et empêcher que le public ne connaisse ses torts, car l'homme le moins rigide veut cependant passer dans le monde pour ne

pas violer les convenances. Agis donc et sans retard, chère amie.

Je me dépêche de mal faire tous mes arrangemens relatifs aux biens de mon mari, afin de pouvoir aller près de toi. Il ne faut pas pleurer, mon enfant; il faut agir, il faut dire nettement à mylord que tu ne veux plus entendre parler de Sophie, que tu ne veux plus la voir. Du courage, et nous l'emporterons.

LETTRE X.

Lady A. Belton à mistriss C. Clifford.

Ma Charlotte, quelle lettre! quels détails affreux! les coups qui partent d'une si indigne source sont bien pénibles à supporter, puisqu'ils laissent Belton sans excuse; et pourtant je crois sentir que je souffrirais davantage si l'objet de son affection en était moins indigne. Ah! ma tendre amie, je sens la nécessité de suivre tes conseils, sans oser partager la confiance qu'ils t'inspirent.... Crois-tu que mon

époux revienne de son égarement? Sans doute, il faut que je l'espère, sous peine d'en mourir. Que je l'aimais! qu'il était aimable! Son cœur est fait pour la vertu. Cette créature est une enchanteresse; il faudrait être un ange pour lui résister, et mylord n'est pas un ange. Je suis sûre qu'il m'estime; je suis sûre au moins qu'il ne me hait pas. Oh! mon amie, s'il fallait choisir de partager avec toutes les femmes son amour ou sa haine, je préférerais mourir, mais du moins mourir aimée. Que puis-je opposer à tant de beauté, de jeunesse, à un assemblage si rare de talens et de grâce? des traits flétris par le chagrin, un esprit peu brillant et qui a besoin d'encouragement pour se montrer avec quelque avantage. Ah! sans mes enfans, je désespérerais... mais ils

m'aideront à ramener mylord. N'est-ce pas qu'il ne pourra s'éloigner de leur mère? Ah! Charlotte... J'entends un bruit de chevaux... c'est mon époux qui revient..... Ciel, soutiens mon courage.... Charlotte, implore-le pour ta malheureuse amie.

LETTRE XI.

Lady A. Belton à mistriss C. Clifford.

Charlotte, j'ai parlé, Sophie nous quitte; mon époux l'a promis; il paraît repentant, il assure que je lui suis chère; c'est le fruit de tes conseils. Je devrais être heureuse et pourtant je ne sens bien encore que le bonheur de t'être redevable du changement opéré dans ma situation.

A peine avais-je tracé les derniers mots de ma lettre, que Belton vint dans mon appartement. J'avais chargé

Tom, son valet de chambre, de le prévenir que je désirais le voir. Il entra et parut frappé de ma pâleur. Je me levai pour le recevoir, mais je tremblais si fort, que je retombai plutôt que je ne me laissai aller sur mon siége. Il parut touché; son émotion me fit du bien, elle me rendit des forces; je le priai de s'asseoir. Mylord, lui dis-je, je ne veux vous fatiguer ni de mes larmes, ni de mes reproches; j'ai fait tout au monde pour regagner votre cœur, il faut bien que je m'en sois rendue indigne, puisque je l'ai perdu. Il a voulu m'interrompre; si tu l'avais vu! il était embarrassé, honteux.... il essayait de mentir, mais il mentait si mal!... Ma chère Clifford, il reviendra. Ah, mylord! ai-je dit, il n'y a pas de crime à ne plus aimer ce qui n'est plus aimable;

il y en a seulement à tromper, et votre cœur n'est pas né pour être criminel; je le connais bien, sans cela le regretterais-je? Mais je ne veux pas vous entretenir de moi; je veux vous parler d'un objet plus cher, de vous-même, mylord. Vous vous perdez dans le monde, pardonnez-moi ce mot; tout retentit de votre attachement pour miss Sophie. Si vous voulez que je ne le croie pas, j'obéirai; mais pensez-vous avoir sur tous les esprits, sur tous les cœurs, l'empire que vous exercez sur le mien? Non, mylord; déférez donc à l'opinion de ce monde. Si vous aimez miss Sophie, je puis vous plaindre; mais je ne dois plus feindre d'ignorer ce que l'on vient me dire, et vous-même devez en être instruit. Je vous supplie donc pour le monde, pour vous-même,

pour vos enfans, je n'ose plus vous nommer leur malheureuse mère ; mais vos enfans, ils vous sont chers, j'en suis sûre ; eh bien, à cause d'eux, daignez éloigner miss Sophie de votre maison ; je crois que cela est convenable, nécessaire même. Cependant, si vous pensez autrement, vous me persuaderez sans peine que je me suis trompée. A ces mots, je vis ses larmes prêtes à couler ; pour profiter de son attendrissement, je sonnai : j'avais prévenu Betsi, elle amena mes enfans ; ils s'inclinèrent avec respect devant leur père et vinrent se précipiter dans mes bras ; enlacée dans les leurs, je m'avançai vers mon époux : Mylord, lui dis-je, la mère de vos enfans ose vous supplier de ne pas porter atteinte à la considération qu'ils doivent partager un jour avec elle, en

avilissant, dans sa propre maison, celle à qui vous avez donné votre nom.... en souffrant plus long-temps auprès d'elle la femme dont vous ignoriez sans doute la conduite coupable, quand vous l'avez donnée pour compagne à la mère de vos fils... C'est à vous, qui l'introduisîtes dans votre maison, à l'avertir qu'elle ne peut y rester un jour de plus... Cet acte, commandé par l'honneur, doit paraître émaner de vous seul.... je pourrais l'exiger de votre justice, il m'est plus doux de l'attendre de votre affection; la mienne pour vous m'apprendra le secret de vous faire oublier ce que ce sacrifice va vous coûter peut-être, et ma vie entière sera employée à vous en bénir.... J'avais prononcé tout cela sans reprendre haleine, dans la crainte de ne plus

retrouver l'assurance dont j'avais besoin. Je tombai alors aux genoux de mon époux, je l'entourai de mes bras; mes enfans m'imitèrent, et ces chers amours, voyant mes larmes et mon attitude suppliante, balbutièrent : Grâce pour maman! Belton, subjugué par leur touchante prière, s'écria : Ah! c'est à moi de l'implorer. Et, me relevant avec tendresse, il me pressa sur son cœur, qui battait violemment. Il allait s'excuser; je passai ma main sur sa bouche : Cher Belton, pas un seul mot de plus sur cet affligeant sujet, me hâtai-je de répondre..... Oui, dit-il alors, vous avez raison... Il sortit, et rentrant quelques minutes après : Séchez des larmes que je me reproche d'avoir fait couler; miss Lington nous quitte demain : croyez pourtant, mylady, que je cède à vos

désirs, sans croire aux calomnies dont il paraît qu'on l'a noircie près de vous, et... Mylord, repris-je, laissez-moi ne sentir que ma reconnaissance, et veuillez remettre ceci, de la part de mes enfans, à miss Sophie; elle ne doit pas, en quittant notre maison, se trouver sans secours, et il convient qu'elle puisse en avouer la source. C'était un billet de 50 livres sterlings.... Mylord me demanda avec quelque embarras de permettre que Sophie prît congé de moi, afin de lui épargner la honte de paraître avoir été chassée. Je ne crus pas pouvoir m'y refuser. Mylord, dis-je, à ce soir même.... Avant de me quitter, il prit ma main, la baisa; j'y sentis tomber une larme! Ah, Charlotte! pour qui coulait-elle?... Doute cruel! Pourtant mes lèvres l'ont recueillie. Oui,

chère amie, l'espérance est rentrée dans mon cœur. Oui, je veux croire que mon époux me reviendra. Si ce bonheur m'était réservé, aimée de lui, chérie de toi, de mes enfans.... ah! je voudrais mourir pour ne plus perdre cette félicité: une heure de cette vie serait trop pour mon faible cœur; il ne pourrait la soutenir.

LETTRE XII.

Lady A. Belton à mistriss C. Clifford.

Sophie est venue me faire ses adieux. Elle commençait un discours hypocrite, et feignait d'ignorer quel était l'ennemi caché qui lui nuisait près de moi : Miss, lui dis-je avec une froide dignité, interrogez votre conscience; elle vous répondra. Et d'un signe, je lui ordonnai de sortir. Elle obéit en me saluant profondément ; je crus remarquer dans son regard, au moment où elle quittait ma

chambre, l'expression d'une menaçante ironie ; j'en fus un instant troublée.... mais bientôt, ramenée à d'autres sentimens, je ne songeai qu'à remercier le ciel qui m'avait donné le courage de suivre ton avis.... que le succès a couronné; et je me hâte de faire passer dans ton cœur la joie que tu as ramenée dans le mien. Ah ! je voudrais te devoir toutes les félicités que je suis appelée à sentir : il me semble que j'en jouirais bien mieux. Adieu, mon incomparable amie.

LETTRE XIII.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Sophie a quitté l'hôtel ce matin, chère amie. Cachée derrière un rideau, je l'ai vue descendre le perron et traverser la rue, où j'avais ordonné qu'on lui fît avancer une voiture, afin de donner à Belton une preuve de mon empressement à le satisfaire dans tout ce qui s'accorde avec mes devoirs.

Aucune trace d'émotion ne se faisait remarquer sur les traits de So-

phie ; sa démarche était légère, sa contenance assurée, et son ton impératif lorsqu'elle a donné quelques ordres à mes gens pour l'arrangement de ses paquets. T'avouerai-je toute ma faiblesse? je suivais tous ses mouvemens; je m'attendais à voir ses yeux se diriger vers les fenêtres de Belton; je redoutais que, comme moi, il n'épiât son départ : et pourtant j'éprouvai une sorte de frissonnement pénible en la voyant s'élancer dans la voiture, sans la moindre apparence de regret; je rougissais pour mon époux... Est-elle à ce point corrompue qu'elle se soit donnée sans amour ? Conserverait-elle l'espoir de revoir Belton ?... Je m'en veux de ce doute ; et quand ma raison le repousse, il renaît malgré moi dans mon cœur ! Hélas ! la confiance, qui fait le plus doux

charme du sentiment, est perdue sans retour... Je sais que j'ai cessé d'être aimée, je craindrai toujours de ne plus l'être. Gronde-moi, je le mérite sans doute, mais plains-moi cependant, ou plutôt rassure-moi contre une crainte qui me rendrait à la fois ingrate et malheureuse.

LETTRE XIV.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Le lendemain du départ de Sophie, mylord est entré chez moi. Mylady, m'a-t-il dit, Sophie retourne en Écosse, dans peu de jours. Je ne la reverrai plus. Si vous êtes contente, je demande pour prix de ce que je viens de faire que vous l'oubliiez et ne m'en parliez jamais. Je me suis jetée dans ses bras en l'accablant de remerciemens et de protestations d'amour, hélas! bien sincères; il les a reçus d'un

air contraint, mais cette froideur ne m'étonne pas. Il est impossible, ma tendre amie, que la perte de ce que nous aimons ne nous laisse pas un peu de dépit contre l'objet à qui nous l'immolons; mais n'est-il pas vrai, ma chère Clifford, qu'il m'eût refusé ce sacrifice si j'étais tout-à-fait bannie de son cœur? oui, il m'aime encore, je l'espère. Il est plus assidu près de moi depuis l'heureux instant où Sophie a cessé d'être entre nous; il a embrassé plus souvent mes deux fils, il les a loués, il les aime; il aimera leur mère, il reviendra! Tiens, mon amie, n'as-tu pas souvent éprouvé que les cœurs sensibles ne peuvent supporter le vide? Ils croient d'abord pouvoir remplacer l'amour par la mélancolie; mais ils s'aperçoivent bientôt de l'erreur et ils reviennent à l'amour. Mon époux est

triste, il va devenir tendre et ce sera pour moi. Mon œil mesure avec joie l'heureuse carrière qui me reste à parcourir : Belton m'aimera, mes enfans m'aimeront, tu m'aimeras! je vais rassembler tous les élémens de bonheur. Heureuse mère, épouse chérie, amie adorée, que me manquera-t-il?.... Ta présence. Oh! oui. Tant que je t'écrirai qu'il ne me manque rien, il me manquera beaucoup.

LETTRE XV.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Depuis son retour du continent, Belford, le meilleur ami de Belton, venait très rarement à la maison; j'avais cru même remarquer du refroidissement entre eux; et quand j'interrogeais mon époux, il me répondait, d'un air contraint, que, sans s'aimer moins, on pouvait ne pas se voir aussi souvent. Aujourd'hui, pour éviter à Belton l'embarras des premiers momens, j'ai fait prier Belford de venir

dîner avec nous. Il s'est rendu à mon invitation, et j'ai remarqué un mouvement de satisfaction quand en prenant sa place à table il n'y a point vu de couvert pour Sophie. Il a regardé Belton, qui a rougi et s'est hâté de dire : Miss Lington nous a quittés. J'ai bien vite adressé une question indifférente à Belford, afin de prévenir les siennes et de changer le sujet de la conversation. Le dîner s'est passé gaiement; tu sais combien Belton est aimable quand il veut, et il l'a voulu. Belford l'a parfaitement secondé; de mon côté je me suis efforcée de ne pas paraître trop maussade, et j'y ai réussi sans doute, car les deux amis ont applaudi à quelques-unes de mes saillies. Je me suis retirée au dessert; et quand ces messieurs sont rentrés au salon, ils m'ont paru avoir retrouvé leur ancienne cor-

dialité. Penses-tu que Belford connût le penchant de mon époux pour cette Sophie? il le désapprouvait, et c'est ce qui l'éloignait de mylord peut-être. Belford est sévère sur tout ce qui tient aux convenances. Dans la soirée, il m'a priée de chanter ; je n'ai pas osé, et j'ai prétexté un léger rhume pour m'en dispenser. Tu en devines le motif. Je crois qu'il n'a pas échappé à mon époux, car il a pris ma main, qu'il a serrée avec affection. A neuf heures ces messieurs m'ont quittée, et je suis allée voir mes enfans; ce n'est qu'auprès d'eux que je sens se calmer une inquiétude vague que je ne puis surmonter. Belton les chérit, il les couvre de caresses; ah! tant qu'il les aimera, sans doute il ne pourra devenir indifférent pour leur mère.... Mais qu'ai-je donc, Charlotte? pourquoi

cédé-je à des idées mélancoliques que tout semble devoir éloigner?... Seraisje devenue comme les enfans, qui se montrent exigeans et déraisonnables à mesure que l'on cède à leurs désirs?.... Dis-moi que j'ai tort de craindre, répète-moi que mon époux m'est rendu ; c'est de toi, qui m'as fait retrouver le bonheur, que je veux recevoir l'assurance de sa durée.

LETTRE XVI.

Mistriss Clifford à lady Belton.

Sèche tes larmes, chère amie. La douleur te sied à merveille et personne ne pleure avec plus de grâce; mais tu es charmante quand tu souris. Souris donc, je t'en conjure, ne fût-ce que pour varier tes moyens de plaire.—Sérieusement, ma chère, je ne vois nul motif à ta mélancolie. C'est une disposition naturelle après de vives souffrances. Je te la passe dans ces premiers instans, mais il faut la surmonter et

mieux accueillir le bonheur qui t'est rendu. Jouis, chère Anna, de l'éloignement de Sophie. Si j'étais fée, je la ferais transporter d'un coup de baguette jusques au bout du monde. Adieu, ma tendre amie; tu sais si le cœur de ta Charlotte partage tout ce qu'éprouve le tien.

LETTRE XVII.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Félicite - moi, ma Charlotte; je crois tous mes tourmens finis. Sophie se marie aujourd'hui, et part dans deux jours pour le pays de Galles... Belton m'a annoncé cette bonne nouvelle ce matin, et la satisfaction qu'il paraissait en ressentir m'est un garant de la sincérité de son retour. M. Lindner a vu Sophie; subjugué par sa beauté, il lui a offert sa main et sa fortune, qu'on dit honnête. — Belton

m'a priée de recevoir la visite des nouveaux époux; j'ai cru devoir y consentir, puisqu'ils quittent Londres, et qu'elle ne doit pas se renouveler. Je respire plus librement; mon cœur est soulagé du poids qui l'oppressait; c'est d'aujourd'hui seulement que je me sens heureuse et rassurée... Rien ne manquerait à ton amie, si tu étais témoin de sa joie; mais tu ne viens pas, méchante! tu me sacrifies à tes éternelles affaires; et je croirais presque que tu m'aimes moins, si mon cœur pouvait admettre jamais un pareil doute. Adieu.

LETTRE XVIII.

Lady Belton à mistriss Clifford.

M. Lindner et son épouse sont venus aujourd'hui, chère amie. Je n'ai pu me défendre d'un peu d'émotion quand on les a annoncés; je me suis efforcée néanmoins de mettre dans l'accueil que je leur ai fait, la politesse convenable. Sophie avait l'air très satisfait, et ses manières comme ses discours n'avaient aucune teinte d'embarras. — Conçois-tu cette assurance? M. Lindner, quoique assez bel homme,

a dans la physionomie et surtout dans le regard quelque chose de faux et de bas qui prévient peu favorablement.... J'ai cru remarquer de l'affectation dans le tableau qu'il faisait de son bonheur; ses paroles étaient passionnées, mais son air et son accent restaient froids. Cette visite a été très courte. M. Lindner avait pris congé de mylord le matin. Lorsqu'il s'est levé, Sophie s'est approchée de moi, et, reprenant le ton d'hypocrite douceur qu'elle sait si bien feindre, elle m'a remerciée des bontés dont je l'ai comblée pendant son séjour près de moi. — Croyez, mylady, a-t-elle ajouté, que j'emporte tous mes souvenirs. — Je me suis inclinée en souhaitant aux nouveaux époux un bonheur sans nuage: ils sont partis, et je me réjouis comme un enfant qui verrait la fin

de sa pénitence. — Tu partageras ma joie, Charlotte; ce mariage fait cesser toutes mes craintes. Dans le contentement que j'en ai ressenti, je n'ai pas même songé à demander à mon époux comment il en avait été informé; mais qu'importe! je te l'ai dit, Belton en paraît satisfait; c'est tout ce que je veux savoir... Depuis ce moment j'ai retrouvé toute ma tranquillité... Belton paraît heureux; il est plus fréquemment avec moi; je l'entoure de soins, j'éloigne de nos conversations tout ce qui pourrait même indirectement rappeler notre malheur: il me sait gré de cette réserve; quelquefois même ses yeux en se fixant sur moi, se remplissent de larmes. Ah, Charlotte! elles suffiraient pour l'absoudre, et mon cœur lui tient compte de ces précieux regrets.

Adieu; combien de temps encore voudras-tu qu'il manque quelque chose à ma félicité?

LETTRE XIX.

Mistriss Clifford à lady Belton.

Dis-moi, chère Anna, est-ce que tu deviens injuste en même temps qu'heureuse? Tu m'accuses de ne pas songer à mon retour, tu me reproches de me plaire loin de toi. Ingrate! j'ai envie de ne pas me justifier.

Allons, méchante, cesse tes reproches, et fais amende honorable à ta Charlotte; car tandis que tu l'accusais, elle se dépêchait de faire mal toutes ses affaires afin de te rejoindre plus tôt

Dans trois semaines je serai près de toi, et libre de tous soins; rien ne me pressera de m'en séparer.— Respirons maintenant, chère Anna, que voilà Sophie mariée et partie... J'embrasserais volontiers de bon cœur cet obligeant Lindner qui est venu si à propos faire l'office de cette baguette que je souhaitais posséder... Oh! puissions-nous n'entendre jamais parler de ce couple si vite et peut-être si bien assorti... Tu ne me marques pas quel est le comté du pays de Galles qu'ils vont habiter... mais qu'importe pourvu qu'ils s'éloignent!

Je sens ce bonheur bien mieux que je ne pourrais te l'exprimer: car je cherchais à t'inspirer une confiance que je n'avais pas moi-même; et, comme les poltrons qui chantent quand ils ont peur, je te disais que tu devais être

tranquille, afin de m'encourager à penser que tu pouvais l'être; mais le séjour de cette Sophie à Londres m'inquiétait... Enfin, tout est bien, et sera mieux encore dans trois semaines, puisque nous serons réunies. Efface d'ici là jusqu'aux moindres traces du chagrin, et que je retrouve sur ta douce physionomie ce calme et cette angélique harmonie qui te rendent si touchante. Adieu, mon Anna, mon unique amie. Qu'il me tarde de n'avoir plus à écrire ce mot si triste quand il s'adresse à celle qu'on aime si tendrement!

LETTRE XX.

Lady Belton à mistris Clifford.

Enfin, ma Charlotte, tu viens! j'en suis certaine; chacun des jours qui vont s'écouler, me rapprochera de celui où je pourrai te presser sur mon cœur.... Que je voudrais retrancher de ma vie l'intervalle qui me sépare de cet heureux moment!... J'oserai à peine compter sur le bonheur, tant que tu ne seras pas là pour le rendre complet.... C'est à tes conseils que j'en dois le retour; ta présence, en y ajou-

tant, me semblera aussi un garant de sa durée. — Ah, mon amie! qu'il est doux d'en jouir après l'avoir cru perdu à jamais! mon âme en est tout étonnée, et quelquefois je crois être encore sous l'influence d'un rêve. Viens, ma Charlotte, embellir la réalité par le charme de ta présence. Ne me gronde pas de t'avoir grondée; j'avouerai avec joie que j'ai tort, si tu te donnes raison en arrivant bien vite.

LETTRE XXI.

Mistriss Clifford à lady Belton.

Sais-tu, ma belle amie, que l'on a bien plus d'esprit quand on est consolé que quand on pleure! Ta dernière lettre est charmante, et les autres me perçaient l'âme Oh! que je suis contente de te savoir sans chagrins! Tu crois peut-être que mes lettres seront moins longues à présent que je n'aurai plus à te consoler; point du tout, mon amie, je vais me mettre à te louer; j'aime tant

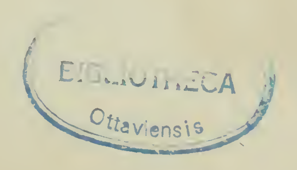
cette occupation; elle me fournit tant à elle seule, que je t'ennuierai encore tout à mon aise. Si je voulais prendre mon petit air de veuve et d'amie expérimentée, je t'adresserais à présent un beau discours, bien long, bien moral, sur ce que tu dois faire pour ramener ton mari; je te dirais beaucoup de belles choses; mais tiens, je ne suis pas un grand docteur et je gâte un peu mes écoliers. Veux-tu que je te donne les moyens d'être la plus aimable des femmes? c'est de ne pas y penser, mon amie; tu perdras beaucoup le jour où tu voudras gagner; sois toujours toi, tu seras charmante, tu seras aimée. Car enfin raisonnons: tu es belle, tu en conviendras; tu as de l'esprit, tu as beau me faire la révérence, c'est vrai, tu en as, et ta douceur seule captiverait tous les

lords de l'Angleterre; tes grâces et tes talens subjugueraient assurément tous les autres citoyens de notre île; tu vois donc, mon ange, que dans nos trois royaumes, ton mari serait le seul destiné à t'échapper; cela n'est pas possible. Continue donc à être toi, et il t'aimera. Adieu, ma chère enfant, on me force à te quitter; j'en suis bien fâchée, car j'étais sur un beau chapitre, que je n'aurais pas épuisé de sitôt. Je t'embrasse; il n'y a plus que vingt-deux jours, en y comprenant aujourd'hui: je parie que tu comptes à Londres comme moi à Édimbourg, et je parie encore que nous ne nous tromperons pas d'un quart d'heure. Adieu, ma Belton; quand serons-nous donc à la fin de notre calcul?

LETTRE XXII.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Je suis sûrement heureuse, ma chère Clifford, car voilà que tu recommences à rire, et de bon compte il y a deux ans que cela ne nous était arrivé. Ce n'est pas une aussi grande privation pour moi que pour toi, parce que pour mon bonheur il me suffit d'aimer et d'être aimée; pour le tien il faut que tu aimes et que tu ries. Allons, ma chère amie, je te permets de faire tout ce que tu voudras; mais



pour cela, il faut que tu arrives, et nous avons encore douze jours à vivre séparées. Tu es sorcière au moins d'imaginer que je les compte de mon côté! tu as deviné juste; et comme j'ai une mauvaise mémoire et que dans une affaire aussi peu intéressante pour mon cœur, je pourrais fort bien me tromper de quelques jours, voici le moyen dont je me sers. J'ai une bonne amie que tu connais sûrement; elle m'a beaucoup écrit dans sa vie, et j'ai conservé toutes ses lettres; depuis qu'elle m'a annoncé que je la verrais dans un mois, j'ai pris trente de ses lettres, les plus jolies, les plus tendres : trente lettres d'élite, dans un aussi joli magasin! tous les jours j'en lis une deux ou trois fois, et le soir je la reporte à la cassette: je n'en ai plus que douze à lire. C'est une tâche bien

pénible, n'est-il pas vrai? je me la suis imposée pour me tromper moi-même; je veux que le plaisir de la voir finir me fasse supporter moins tristement le chagrin de te voir.

Plaisanterie à part, mon impatience augmente, chère amie, à mesure que les jours s'écoulent. Les derniers instans de la séparation sont les plus pénibles à supporter. Il y a dans l'impossibilité du bonheur une nécessité de s'y soumettre qui force l'âme à la résignation et la réduit à un état d'accablement qui la rend moins difficile; mais il se mêle à la certitude d'un évènement heureux une agitation qui en rend l'attente presque douloureuse. On voit le but, on y touche, et pourtant on ne l'atteint pas encore; c'est une sorte de souffrance.

Tu vois que ta douce amie est quel-

quefois bien déraisonnable, puisqu'elle ose se plaindre quand elle est aimée de son époux et qu'elle t'attend. Tires-en cette conclusion, ma Charlotte, que son cœur ne peut se passer de ta présence lors même que sous d'autres rapports il ne lui reste plus de vœux à former.

LETTRE XXIII.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Des lettres que Belton a reçues d'Irlande lui donnent quelques inquiétudes sur la fidélité de l'homme qui est chargé de la régie de ses biens. Il a fait partir Tom, son valet de chambre, qui a toute sa confiance, pour s'assurer de l'état des choses et l'en instruire sans retard.

Toutefois il a bien voulu me consulter auparavant, mais tu juges bien que je suis toujours de l'avis de mon

mari depuis que je suis redevenue sa femme. Il est si aimable que l'on peut bien se permettre de se tromper quand il se trompe.

N'es-tu pas comme moi, ma chère Clifford? je ne suis pas fâchée que mylord ait dans ce moment-ci de petites inquiétudes d'intérêt; cela fait diversion à cet amour que tu sais et dont j'ai peine à écrire le nom. Que m'importe qu'il perde quelques milliers de livres sterling, pourvu que la douleur qu'il en aura lui fasse oublier cette perfide! Ah! si j'étais sûre de cet effet, comme je désirerais d'être pauvre! Adieu, ma chère Clifford; je t'aime bien et je serai toujours riche si tu m'aimes autant.

LETTRE XXIV.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Depuis ma dernière lettre, Belton a acquis la certitude que son régisseur d'Irlande est un malhonnête homme. Sa présence sur les lieux devient indispensable, et il est décidé à partir immédiatement pour prévenir de plus grands abus. Ah! sans la nécessité de son départ, je serais peu sensible à cet évènement. Que pourrait me faire la perte de quelques milliers de livres, quand j'ai retrouvé le plus grand des

biens, la paix et le cœur de mon époux? Il m'a exprimé le regret de me quitter ; j'ai osé lui laisser entrevoir le désir de le suivre, mais il m'a fait sentir la nécessité d'arriver promptement afin de surprendre l'infidèle régisseur, l'inconvénient du retard que j'apporterais à sa marche et le peu de durée de son absence. J'ai cédé à ces motifs, mais je m'en afflige. Belford est venu dans la journée, et, remarquant ma tristesse, il m'en a demandé la cause ; mon époux l'a instruit de son départ ainsi que de la raison qui le rend nécessaire. Cet excellent ami lui a offert de l'accompagner pour l'aider de ses bons offices; Belton, en le remerciant de cette marque d'attachement, l'a refusé et a paru même en éprouver quelque contrariété. J'ai souvent remarqué cette disposition à l'impa-

tience dans Belton, mais elle m'a peinée dans cette occasion. Belford lui-même en a paru blessé; il a regardé Belton qui a rougi, et lui prenant la main : Pardonnez, a-t-il dit, un mouvement que mon inquiétude excuse à peine, et croyez que je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve pour voir en vous le modèle des amis. —Belford a reçu avec sensibilité cette réparation; il a néanmoins conservé pendant tout le reste de sa visite un air préoccupé et soucieux. Je le crois susceptible, mais qui peut reprocher ce léger défaut à celui qui possède tant de qualités solides? Ah, ma Charlotte! mon âme est profondément triste; ce départ subit, inattendu, m'accable, et ta présence va me devenir plus nécessaire que jamais... On m'interrompt... C'était Belton; il s'est

décidé à partir cette nuit même; il craint que le moindre retard ne rende son voyage infructueux. Ah, Charlotte! je n'étais point préparée à cette brusque séparation; elle me trouve bien faible.... Adieu.

LETTRE XXV.

Mistriss Clifford à lady Belton.

Tu es une enfant, ma chère amie, de te désoler comme tu le fais, pour un voyage qui ne durera peut-être pas un mois. Si tu étais en état de raisonner, je te dirais qu'il est très heureux peut-être que les affaires de mylord l'entraînent en Irlande dans ce moment; sois donc sûre que ce pays-là n'est pas assez beau pour que Belton se fasse un plaisir d'y aller et d'y rester; le motif qui l'y appelle déraci-

nera de son esprit et de son cœur toutes les idées qui pourraient jamais attrister le tien : je ne connais pas de meilleur moyen d'être toujours vertueux que d'être toujours très occupé. Mais tu n'es pas en état de comprendre mes raisonnemens, aussi j'aime mieux aller te consoler que te prouver qu'il faut que tu te consoles.

Adieu.

LETTRE XXVI.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Il est parti, ma Charlotte; son absence doit être courte, il me l'a répété vingt fois, et je ne sais quel noir pressentiment est venu tomber sur mon cœur. Il me semble maintenant que j'aurais dû insister plus fortement pour le suivre, l'exiger même. Qu'importe la fatigue de ce voyage! je l'aurais supportée avec joie. De quel poids peuvent être les raisons qui m'ont fait consentir à rester, en comparaison de

la tristesse qui remplit mon âme? Je m'en veux de ma sotte timidité; je t'accuse même dans ma douleur, car la répugnance que j'éprouvais à laisser mes enfans sous la garde d'une gouvernante m'a retenue... Je ne sais quelle crainte vague vient m'assaillir; hélas! le bonheur est si fragile, il faut si peu de chose pour y porter atteinte!... J'étais redevenue si heureuse! le serai-je encore?... Ma raison se révolte contre mon cœur sans pouvoir triompher de ses alarmes... Ah! viens! le bonheur de me retrouver près de toi les calmera sans doute; n'as-tu pas toujours été mon bon génie?...

LETTRE XXVII.

Lord Belton à sa femme.

Je suis arrivé depuis peu de jours, mon amie, et je connais trop bien votre cœur pour ne pas commencer par vous dire que je me porte bien, et que la traversée s'est faite fort heureusement. En revanche, j'ai trouvé nos affaires dans le plus grand désordre, et le triste compte que nous en avait rendu Tom, était resté beaucoup au-dessous de la vérité. Je suis vivement affligé, mon amie, non pas tant des per-

tes considérables que je crains d'essuyer, que du long espace de temps que je vais perdre dans cet affreux pays. J'ai pris le parti de n'y voir personne; il m'est égal d'y passer pour un ours, je n'y suis pas venu pour plaire. Vous aurez exactement de mes nouvelles; parceque, outre le plaisir que j'y trouve, il me suffirait de savoir celui qu'elles vous feront. J'espère que mistriss Clifford et Belford sont souvent avec vous, cette idée me console. Présentez mes respects à votre aimable amie, et faites mille complimens à Belford. Adieu, mylady; j'embrasse bien tendrement mes enfans, j'embrasse aussi leur mère, et je la prie de croire que quand même elle ne serait pas à Londres, je brûlerais d'y retourner; qu'elle juge, quand elle y est, si je perdrai un seul jour!

LETTRE XXVIII.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Quelques jours se sont écoulés, mon amie, depuis ma dernière lettre. Quelques accès de fièvre, que j'attribue au chagrin que m'a causé le départ de mon époux, m'ont forcée au silence; de violentes douleurs de tête ne me permettaient pas la moindre application. Belford paraît prendre la part la plus sincère à mon affliction; je le crois sensible autant que zélé pour ses amis. Il vint le lendemain du départ de Belton, et

je ne saurais définir l'expression de sa physionomie quand il apprit que mylord avait quitté Londres dans la nuit. La surprise, le chagrin et même une colère concentrée s'y lisaient à la fois; peut-être est-il encore blessé de son refus... Frappée de cette idée, je lui dis tout ce qui me parut propre à l'adoucir; mais plus je m'efforçais de le calmer, et plus il paraissait aigri: la vue de mes larmes surtout semblait augmenter son agitation. Tout à coup il se leva, prit ma main qu'il baisa en jetant sur moi un regard où se confondaient le respect et l'attendrissement: « Ange du ciel, s'écria-t-il, qui » plus que vous, méritait le bon- » heur? ... » Il me quitta et s'est depuis présenté chaque jour à ma porte. Oui, ce bon Belford est sensible, il aime Belton, il souffre de son éloignement

et de ma peine... Je regrette vivement qu'il n'ait pas obtenu la permission de l'accompagner; il l'eût aidé de ses conseils; à deux on va plus vite, et mon époux eût été plus promptement de retour... Adieu, ma Charlotte; le temps où tu dois venir approche, et je le hâte de mes vœux.

LETTRE XXIX.

Mistriss Clifford à lady Belton.

Je pars enfin, très chère Anna, et ma lettre ne précédera mon arrivée que de vingt-quatre heures. Je te quitte pour te voir plus vite. Adieu, mon unique amie, adieu, ou plutôt au revoir.

LETTRE XXX.

Sir Belford à lord Belton.

Que dois-je penser, Belton? le hasard accumule-t-il les circonstances pour vous faire paraître coupable, ou le seriez-vous en effet? Ah! qu'il m'en coûterait de le croire! et pourtant l'attachement que je vous ai voué suffit à peine pour me permettre encore le doute. Lors de notre dernière entrevue, je venais de faire une découverte dont j'allais vous demander l'explication, celle du départ de

Lindner pour les Indes, où, à votre sollicitation, il avait obtenu un emploi dans un des comptoirs de la compagnie. A cette nouvelle, dis-je, que le hasard me fit apprendre, ma surprise fut extrême, et j'avoue que j'éprouvai quelques inquiétudes; je m'efforçai cependant de les écarter, et je venais dans l'intention de m'éclairer auprès de vous, quand vous m'apprîtes votre départ pour l'Irlande. Il dissipa mes soupçons, et j'offris de vous accompagner. Votre refus et surtout l'humeur que vous causa ma proposition les firent renaître; car je connais votre répugnance pour les détails d'affaires, et je sais avec quel empressement vous eussiez accepté mes services sans un motif que j'ignore. — Je vous quittai inquiet et mécontent, vous accusant et me reprochant tour

à tour de vous croire coupable sans d'autres preuves. Plus empressé de m'expliquer avec vous, j'accourus le lendemain à votre hôtel ; j'appris que vous vous étiez décidé tout à coup à partir dans la nuit même. — Ne pouvant supporter plus long-temps un doute que l'amitié rend si cruel, j'ai fait, je vous l'avoue, toutes les démarches que j'ai crues propres à me procurer quelques lumières... elles m'ont appris que ce Lindner est un misérable, que sa femme a quitté Londres en annonçant qu'elle allait passer quelques jours à Richemont, et partirait de là pour le pays de Galles. Je me suis transporté à Richemont, où l'on m'a dit que Mme Lindner avait pris depuis quelques jours la route de.... Ce chemin ne mène pas au pays de Galles, mais bien au port où l'on s'em-

barque pour l'Irlande. Qu'en dois-je conclure, sinon que Sophie est décidée à vous y suivre? Mais est-ce de votre consentement? Tout devrait me le persuader, et pourtant j'en veux douter encore. Cette conduite annoncerait tant de duplicité et une si profonde habitude dans l'art de tromper, que je m'efforce d'en croire incapable celui dont je fus, dès mon enfance, l'ami le plus vrai, le plus dévoué. Ah! si j'en acquérais l'affreuse conviction, quels seraient mes remords d'avoir, quoique bien innocemment, contribué à rapprocher de vous cette femme artificieuse, en croyant alors ne servir qu'une fille innocente et pure! Ce remords empoisonnerait le reste de ma vie, car ma démarche aurait consommé le malheur de votre angélique épouse. — Ah, Belton! si vous voyiez

couler ses larmes ! si vous entendiez les tendres expressions de son amour et de la douleur que lui fait souffrir votre absence ! Mais vous les avez vues ses larmes: ah ! comment ne vous ont-elles pas ramené si vous n'êtes encore qu'égaré ?... Belton, Belton, réveillez-vous enfin. Rentrez, si vous en êtes sorti, dans le chemin de l'honneur, où nous marchâmes si long-temps de concert ; redevenez époux et père ; rendez-moi mon ami, ne me condamnez pas à l'indicible tourment de le perdre d'une manière qui me laisserait sans consolation.

LETTRE XXXI.

Sir Belford à lord Belton.

Vous avez laissé, mylord, ma lettre sans réponse; j'interprète votre silence, et je l'imiterais si la crainte d'un malheur dont je n'ose calculer les suites ne m'imposait le devoir de vous donner un dernier avis.

Mylady Belton, qui souffre chaque jour davantage de votre absence, ayant appris par votre dernière lettre qu'elle serait plus longue que vous ne l'aviez annoncé en partant, et croyant même

avoir entrevu dans vos expressions embarrassées que vous lui en cachiez le terme, s'est décidée à aller vous joindre. L'arrivée de mistriss Clifford la laisse sans crainte sur les soins qu'exigent ses enfans. Elle part sur l'Élisabeth, qui met à la voile dans deux jours. Jugez, mylord, de la force de son attachement pour vous, puisqu'il la détermine à se séparer, au moment de son arrivée, d'une amie qu'elle chérit tendrement, et qui a tout quitté pour vivre auprès d'elle ! Jugez, mylord, de quel coup affreux cette épouse si profondément sensible serait frappée si... Ah, mylord ! elle n'y survivrait pas, et, non content d'être coupable, vous deviendriez encore criminel... Je fais partir cette lettre, qui précédera de quarante-huit heures l'arrivée de mylady. Adieu, mylord.

LETTRE XXXII.

Lady Belton à mistriss Clifford.

A bord de l'Élisabeth.

Quel cœur peut être comparé au tien, ma Charlotte? qui égalera jamais cet attachement, cette abnégation de toi-même qui te rend les sacrifices faciles et doux quand il s'agit du repos de ton Anna? Ah, mon incomparable amie! tu ne connaîtras jamais le prix du service que tu m'as rendu en me faisant devancer de deux jours le moment fixé pour mon départ.... toi

seule as su comprendre mon cœur. Belford est bon, sensible même; mais c'est un homme, et les femmes seules compatissent bien aux peines de l'âme. N'as-tu pas remarqué qu'il avait l'air de désapprouver ma résolution? Quel en serait le motif, sinon que son cœur ne pouvait deviner l'impatience du mien? s'il s'en était fait une juste idée, n'aurait-il pas découvert comme toi que le bâtiment sur lequel je me suis embarquée faisait voile deux jours plus tôt que celui sur lequel il avait arrêté mon passage?.... et deux jours sont deux siècles! Ma Charlotte, cette impatience peut paraître déraisonnable à tout autre qu'à toi, moi-même je la blâme quelquefois; mais, je te l'ai avoué et tu as été indulgente pour ma faiblesse, depuis l'instant où Belton m'a quittée, un noir pressen-

timent s'est emparé de mon âme et semblait m'annoncer que je ne devais plus le revoir. Mes songes, amenés par les pensées qui attristaient mes jours, ne m'offraient que de sombres images. Je succombais à cette douleur sans objet fixe et d'autant plus cruelle qu'aucun raisonnement ne peut en triompher. Grâce à toi je suis plus calme ; il est dans ma destinée de te devoir tout..... En mettant le pied sur le bâtiment qui me conduit vers mon époux, je me suis sentie soulagée du poids qui m'oppressait, je respire plus librement.... Tu as pensé comme moi que Belton serait sensible à mon empressement.... tout mon être tressaille à l'idée de me retrouver près de lui. Quel sera mon bonheur quand je me sentirai pressée dans les bras de cet époux adoré, quand je l'entendrai

me remercier de la douce surprise que je lui prépare! car Belford n'a aucune raison de me trahir, et je l'ai bien prié de ne point prévenir Belton. Adieu, ma Charlotte; rends à mes enfans toutes mes caresses, ils croiront presque les recevoir encore de moi; n'as-tu pas pour eux la tendresse d'une mère? Je mettrai cette lettre à la poste en débarquant et je t'écrirai dès que j'aurai vu mon époux. Ah, ma Charlotte! quel bonheur j'aurai à te faire partager!....

LETTRE XXXIII.

Lady Belton à mistriss Clifford.

A bord de l'Élisabeth.

Chère amie, juge de mon étonnement et de ma joie! par le plus grand bonheur du monde, le capitaine du vaisseau qui me mène en Irlande est le bon M. Mitchell que tu as vu quelquefois chez moi. Notre reconnaissance s'est faite à table et avec un grand plaisir de part et d'autre. Il m'a dit qu'il était enchanté d'être chargé de moi la première fois que je

passais la mer, et m'a ajouté qu'il ignorerait que mon époux fût en Irlande, si, la veille de mon arrivée à bord, il n'avait vu, dans le paquet de la poste d'Irlande que l'on avait mis sur son vaisseau, une lettre pour mylord Belton. Je me suis doutée de la vérité et lui ai demandé à voir cette lettre. Eh bien! le croirais-tu? elle est de ce froid M. Belford, qui, malgré sa parole, lui écrit sûrement pour lui apprendre mon arrivée. Ma colère a diverti M. Mitchell, qui m'a promis de n'envoyer cette lettre à la poste qu'après m'avoir mise à terre. D'après cela, je suis tranquille et bien certaine de surprendre mon époux. Il sera touché, j'en suis sûre, de cette marque d'amour. Nous allons être seuls, chère amie, quel bonheur pour moi! Le beau pays que l'Irlande, si j'y

suis aimée de mon époux! Mais que dis-tu de ce M. Belford qui voulait m'ôter une partie de ma joie en m'empêchant de surprendre mylord? Heureusement j'ai reconnu son écriture et son cachet; plus heureusement encore, l'aimable M. Mitchell veut bien concourir à mes projets. Adieu, ma bonne, ma chère amie; je suis si contente que, malgré la fatigue que me cause la traversée, je vais avoir de la peine à m'endormir. Songe donc que demain je débarque, et que dans deux jours j'arrive à Belton-Castle. Je m'en veux de ce que cette idée m'empêche de pleurer sur notre séparation. Ah, ma bonne Clifford! tu sais pourtant bien que je t'aime, tu sais quelle place tu occupes dans mon cœur; mais tu me passes d'aimer mon époux autant que je te chéris.

LETTRE XXXIV.

Sir Belford à mistriss Clifford.

J'arrive, chère mistriss Clifford.... Lady Belton m'a précédé de quelques heures seulement; mais, hélas! elles peuvent suffire.... Ah! si quelque heureux incident pouvait retarder sa marche!... A cheval, je puis abréger de quelques milles, je vole sur ses traces.... Puisse mon empressement ne pas nous condamner à des larmes éternelles!.... fasse le ciel que je la de-

vance, ne fût-ce que d'un seul instant!... Ah, madame! vous ne comprendrez jamais l'horrible supplice que j'éprouve.

LETTRE XXXV.

Lady Belton à mistriss Clifford.

Charlotte, tout est fini pour ta malheureuse amie!.... Mon cœur est brisé... Il m'a trompé... Sophie... elle était ici... près de lui!... Je te lègue mes enfans... Qu'ils ignorent toujours... Je ne les verrai plus... je sens la vie m'échapper. Eh! qu'en ferais-je?.... Adieu!

Continuation par mistriss Watkins, femme de chambre de lady Belton.

Mylady,

Ma maîtresse bien aimée m'ordonne de vous faire le récit de son malheur; daignez m'excuser si je m'en acquitte mal, mais l'état affreux où je la vois m'en laisse à peine la force. Hélas! qui nous eût dit que ce voyage entrepris avec tant de joie se terminerait ainsi?.... mais je dois obéir à mylady.

Nous n'eûmes pas plus tôt quitté le bâtiment, que ma maîtresse se fit amener une chaise de voyage. Dans son impatience de revoir mylord, et malgré mes instances réitérées, elle ne voulut prendre ni nourriture ni repos; elle prodigua l'or et fit une extrême diligence. Nous arrivâmes à six heures du matin;

mylady mit pied à terre à l'entrée de l'avenue du château, ne voulant pas que le bruit de sa voiture pût avertir son époux, qu'elle se faisait une fête de surprendre.

Nous arrivâmes à la première grille du parc, qui nous fut ouverte par un garde-chasse nouvellement entré au service de mylord; il ne connaît pas mylady, qui me défendit de la nommer, et nous parvînmes sans rencontrer personne jusques au logement du vieux concierge.... A la vue de ma maîtresse il parut troublé.... Elle lui ordonna de l'introduire sans bruit; il obéit, et lorsqu'il eut ouvert la grande salle, il s'inclina et dit qu'il allait faire prévenir mylord; ma maîtresse s'y opposa, voulant s'annoncer elle-même... Elle s'avançait vers la porte; le vieux Patrick, dont l'embarras

croissait visiblement, fit un mouvement pour l'en empêcher; mylady surprise le regarda et fut frappée de l'altération de ses traits. La crainte d'un malheur arrivé à mylord la saisit tout à coup; elle s'informe d'une voix altérée.... Le vieux Patrick la rassure, mais il lui dit que mylord, à la suite d'une longue chasse, s'était senti si fatigué qu'il avait eu dans la nuit un léger accès de fièvre; que ne s'étant endormi qu'au point du jour, et le repos lui étant nécessaire, il prenait la liberté d'observer à mylady qu'il ne fallait pas le troubler. Ma maîtresse lui enjoignit de n'éveiller personne, et surtout de garder le silence sur son arrivée; elle monta alors dans son appartement, où je la suivis... A peine y fûmes-nous, que, ne pouvant commander à son impatience, elle se di-

rigea vers un couloir qui sert de communication avec l'appartement de mylord et qui aboutit dans sa chambre à coucher. Elle résolut d'y entrer sans bruit et d'y attendre en silence le réveil de son époux, à qui elle se réjouissait de causer une douce surprise. Je la suivis jusqu'au bout de ce couloir et la quittai au moment où elle approchait de la porte.... Je rentrais dans la chambre de mylady lorsqu'un cri perçant et le bruit confus de plusieurs voix qui partaient du couloir m'y firent rentrer précipitamment.

Ah, mylady! que devins-je en voyant ma maîtresse étendue sans connaissance sur le seuil de la porte! Le sang inondait son visage et ses vêtemens; mylord, à peine habillé, s'efforçait de la relever... et à ma surprise

extrême je vis mistriss Lindner fuir en désordre de cette chambre...

Nous transportâmes mylady dans son appartement ; elle était sans mouvement... Je cherchais l'endroit où elle s'était blessée , lorsque je m'aperçus avec effroi que le sang sortait de sa bouche.... Hélas ! mon infortunée maîtresse s'était rompu un vaisseau.... Mylord se tordait les bras ... Nous la crûmes morte pendant quelques minutes.... enfin à l'aide d'un cordial je parvins à arrêter l'hémorrhagie; mylady fit un léger mouvement. Craignant qu'une nouvelle émotion ne lui coûtât la vie, je suppliai mylord de s'éloigner; il y consentit et me dit qu'il allait lui-même chercher le docteur Macpherson... Mylady ouvrit les yeux , qu'elle promena autour de sa chambre.

Pensant qu'elle désirait voir son époux, je lui dis qu'il était allé chercher des secours... elle mit la main sur son cœur et fit un geste comme pour dire qu'ils seraient inutiles. Les sanglots me suffoquaient... elle en parut touchée et m'en remercia par un de ces doux regards qui la font adorer. Une heure après elle me fit signe de lui donner son écritoire et voulut tracer les lignes que vous trouverez au commencement de cette lettre... Elle me fit comprendre par des signes répétés qu'elle m'ordonnait de vous informer de ce cruel évènement.... depuis elle n'a pas prononcé un seul mot.... Ah, mylady! je suis désespérée, et la vie me sera odieuse si je perds ma bonne, mon excellente maîtresse, que j'ai vue naître et que je croyais destinée à tant de bonheur.... J'aspire après l'arrivée

du docteur Macpherson. Sauvera-t-il des jours si précieux ? Le respect m'interdit toutes réflexions.... mais si elle succombe, jamais je ne me consolerai... Que ne puis-je lui conserver la vie aux dépens de la mienne !....

Excusez, mylady, ma mauvaise écriture ; mes yeux sont si gonflés à force d'avoir pleuré, que j'y vois à peine.

Je suis, etc.

LETTRE XXXVI.

Sir Belford à mistriss Clifford.

Belton-Castle, 10 heures du matin.

Je suis arrivé trop tard. Lady Belton m'avait devancé de quelques heures, et toutes mes craintes se sont réalisées.... Ah! madame! quel affreux évènement!...Votre malheureuse amie est dans un état qui fait tout craindre pour ses jours, et moi je sens mille poignards se retourner dans mon cœur.... Si elle succombe, c'en est fait du repos

du reste de ma vie; toujours, toujours je me regarderai comme le complice du coup qui la tue.... Pardonnez, chère mistriss Clifford, ce trouble auquel je m'abandonne : qui mieux que vous peut, hélas! l'excuser et le comprendre?

J'espérais encore pouvoir atteindre lady Belton, me flattant qu'elle aurait pu prendre quelques heures de repos. C'était mal la connaître.... l'infortunée se précipitait au-devant de son sort.... il devait être affreux ... Je demandai un cheval et courus avec une incroyable célérité.... J'apercevais déjà les tours de Belton-Castle lorsque mon cheval refusa d'avancer et tomba de fatigue.

Dans l'impossibilité de m'en procurer un autre, je laissai le pauvre animal gisant sur la route et courus

plutôt que je ne marchai pendant l'espace de deux milles. J'arrivai haletant à la première grille, j'allais y sonner quand je m'aperçus qu'elle était restée ouverte. Cette circonstance accrut mon trouble. Quand on redoute un malheur, tout paraît être un sinistre présage.... Je parvins au logement du concierge, et son air consterné confirma mes craintes.... « Ah, sir Belford! s'écria le vieux Patrick, vous » entrez dans une maison de deuil: » mylady se meurt, et mylord... » Je ne le laissai pas achever et m'élançai dans la maison en appelant Belton à grands cris. La chaleur, la rapidité de ma course, mon affreuse anxiété, m'avaient mis la tête en feu; je savais à peine ce que je faisais.... Ma voix parvint jusqu'à votre angélique amie; sa fidèle Watkins vint me

dire qu'elle demandait à me voir.... Ah, madame! quel douloureux et déchirant tableau!.... la douce victime était couchée sur un lit de repos; en me voyant elle essaya de soulever sa tête, mais elle retomba sur les coussins comme un lis frappé par la foudre... Elle me tendit la main que je reçus à genoux; elle était humide et glacée : une sueur froide inondait son front, mais ses yeux ne versaient point de larmes; une morne stupeur en avait remplacé la céleste expression; sa respiration était pénible, oppressée. Elle voulut parler et ne le put, cet effort la fit évanouir. Nos soins la ranimèrent, et je sortis pour ne pas renouveler cette émotion trop vive.... Je descendis poursuivi par cette triste image, en proie à l'agitation la plus douloureuse....On apportait les lettres

de lord Belton; j'y reconnus la mienne. Ah, madame! quelle fatalité a rendu vaines toutes mes précautions! .... Je suis au désespoir.

LETTRE XXXVII.

Sir Belford à mistriss Clifford.

Belton-Castle, 2 heures du soir.

Elle est toujours dans le même état d'accablement; j'ai appris de Watkins que depuis le funeste moment elle n'a pas laissé échapper un seul mot; mais elle a voulu être placée près d'un balcon qui donne sur l'entrée de la maison, sans doute pour épier l'arrivée de son époux. — Tendre et malheureuse femme!....

Les détails que j'ai recueillis sont

affreux.—Belton nous a tous trompés. —Les nouvelles d'Irlande étaient supposées ; ce n'était qu'un prétexte pour motiver son départ. L'indigne Sophie l'y avait précédé sous la conduite de Tom, valet de confiance de Belton. — Les domestiques, indignés contre cette Sophie, qui les traitait avec hauteur et dureté, l'accusent d'une intrigue avec sir Obrian, riche gentilhomme du voisinage; il venait la voir fréquemment avant l'arrivée de Belton, et ils assurent que depuis elle a continué de le recevoir dans un lieu retiré du parc... Grand Dieu! à quelle méprisable créature il a immolé votre angélique amie!....

De moment en moment je m'informe d'elle; toujours la même immobilité, toujours les mêmes évanouissemens quand elle fait le plus

léger mouvement.... Je vole au-devant du médecin, je ne puis demeurer en place; le repos me tue, il me semble qu'en m'agitant je hâterai l'arrivée du docteur Macpherson.... Ah! que nous dira-t-il?

LETTRE XXXVIII.

Sir Belford à mistriss Clifford.

Belton-Castle, le même jour, minuit.

Chère mistriss Clifford, nos maux sont au comble.... votre incomparable amie n'est plus! elle a repris sa place parmi les anges.... Belton, coupable, mais sévèrement puni, touche à sa dernière heure. Heureux qu'une mort prompte vienne le délivrer des remords qui le torturent!.... L'indigne créature qui l'égara est devenue la cause de son châtiment.... juste

mais terrible rétribution !.... Je souffre presque autant que lui, et jamais, non, jamais je ne pourrai me consoler.

Après avoir cacheté ma dernière lettre, je sortis du château pour aller au-devant du médecin; l'inaction m'était impossible... La conduite de Belton, l'état de sa céleste femme, tout ce que je venais d'apprendre de cette abominable Sophie, m'enflammait d'indignation. L'idée que j'avais servi d'instrument à cette odieuse intrigue, faisait bouillonner mon sang; je sentais la haine pénétrer dans mon sein. Elle accélérait mes pas; j'avais soif de rencontrer Belton, et je ne puis dire quelles en auraient été les suites, lorsqu'à deux milles environ, et dans un bois qui borde la route, la double détonation d'une arme à feu me fit tressaillir; je me précipitai dans le

taillis, et j'aperçus à quelque distance un homme et une femme qui fuyaient avec toutes les marques de l'effroi. Je me frayai un passage au travers le fourré, et, parvenu à une clairière, je vis lord Belton appuyé contre un arbre, soutenu par un homme qui s'efforçait d'étancher le sang qui sortait à gros bouillons d'une blessure au-dessous du sein. — La rage plus que la douleur défigurait ses traits, et lui dictait d'horribles imprécations... En m'apercevant, il se laissa tomber et cacha sa tête vers la terre; la violence et la perte de son sang avaient épuisé ses forces; nous le couchâmes sur le gazon, et, laissant auprès de lui l'individu, que je jugeai avec raison être le médecin qu'il amenait, je courus demander du secours. — A l'aide d'une civière

sur laquelle je fis poser un matelas, nous pûmes le transporter au château : notre marche fut lente et pénible; la moindre secousse lui causait d'insupportables douleurs, et renouvelait l'hémorrhagie.... C'est pendant le trajet que j'appris du médecin les circonstances de cette affreuse catastrophe...

Ils étaient sur la lisière du bois; Belton le devançait de quelques toises, lorsqu'au tournant de la route, qui, dans cet endroit, fait un coude, il le vit pousser avec impétuosité son cheval au-devant d'un homme et d'une femme qui sortaient du bois; à son approche, ils y rentrèrent précipitamment. Belton s'y jeta après eux. — Le docteur accourt de toute la vitesse de son cheval, et il arrive au moment où Belton et l'inconnu ti-

raient à la fois ; le premier tombe, et l'autre prend la fuite, suivi d'une femme. C'est dans cet instant que j'accourus averti par le bruit de l'explosion.

Dès la première inspection de la blessure, le docteur l'a jugée mortelle, et il ne pense pas que lord Belton survive à l'extraction de la balle... Ah, mistriss !... que de réflexions douloureuses naissent de ce fatal évènement !... Mais il me reste à vous décrire une scène plus déchirante.... à peine je m'en sens le courage.

Nous arrivâmes ; le triste cortége fut bien vite entouré par tous les gens du château. A la vue d'un maître qui se montra toujours bon et généreux, ils ne purent retenir des cris auxquels ils mêlèrent son nom... Au moment où nous déposions lord Belton

sous le péristyle, l'infortunée lady, ou plutôt son spectre, se montre au haut de l'escalier; elle pousse un cri déchirant, s'élance, et vient tomber sur le sein de son époux.... en articulant ces mots : Je t'aime et te pardon.... Mais elle ne peut achever.... elle meurt... Belton se soulève avec effort; il étreint ce corps inanimé.... arrache l'appareil mis sur sa blessure, la déchire; et, dans le plus affreux désespoir, il s'accuse d'être l'assassin de sa femme; enfin, il retombe épuisé.... Quel affreux tableau de désordre et de désolation!... Je vous écris près du lit de lord Belton, m'attendant à chaque instant à recevoir son dernier soupir... Ah, sans doute, il fut bien coupable, mais, dans ce moment suprême, je sens combien il me fut cher.... Il m'ap-

pelle.... C'en est fait!... Ainsi que votre amie, il vous lègue ses enfans. Sa dernière volonté m'a nommé leur tuteur. Ah! je serai leur père, leur appui... Tout ce que je possède leur appartiendra... Malheureux orphelins! puis-je leur tenir lieu de tout ce qu'ils ont perdu?... C'en est fait du repos du reste de ma vie. Ah! du moins mon existence entière leur sera consacrée. Chère mistriss Clifford, mon âme est bourrelée. Grand Dieu! que doivent donc éprouver les coupables?...

LETTRE XXXIX.

Sir Belford à mistriss Clifford.

Belton-Castle le . . . .

J'ai rempli les tristes devoirs qui m'étaient imposés... La tombe a reçu sa double proie... La nécessité d'exécuter les dernières volontés de l'infortuné Belton, et les soins qu'exige l'intérêt de ses enfans, me retiendront quelques jours encore. Ah, madame! que j'ai besoin de pleurer avec vous!..

Ce matin, lord Linmore m'a fait demander un entretien.... Il est pa-

rent de sir Obrian, ce gentilhomme par la main duquel a péri Belton ; il m'apportait l'explication qu'il croyait devoir à l'honneur, et l'expression des regrets douloureux de sir Obrian sur cette fatale rencontre. Il a commencé par m'assurer que ce dernier avait repoussé avec horreur l'infâme Sophie... Cette créature, qu'il rencontra dès les premiers instans de son séjour à Belton-Castle, le fascina par sa beauté... Obrian est riche, libre, et, soit calcul, soit caprice, il paraît qu'elle résolut d'en faire sa proie. Il la voyait chaque jour avant l'arrivée de Belton, et n'y manquait jamais quand celui-ci allait à la chasse ; un signe convenu entre eux l'avertissait de son absence.

Le jour même où votre malheureuse amie arriva, elle devait, à une

heure fixée, l'attendre dans le lieu ordinaire de leurs rendez-vous, et fuir avec lui sur le continent.

Elle s'était tenue cachée dans ce bois, et venait d'y être jointe par sir Obrian, quand Belton les aperçut... Vous savez qu'il avait l'habitude de ne marcher jamais sans armes; avec la promptitude de l'éclair, il atteint sir Obrian, lui jette un de ses pistolets, lui crie, Défends-toi, et arme l'autre. Les deux coups partent à la fois; Belton, égaré par la colère, vise mal et reçoit la balle de son adversaire... vous savez le reste...

Lord Linmore m'a appris la punition de l'infâme Sophie... En traversant en carrick une des rues de Dublin, où la nouvelle de l'affreuse catastrophe a excité l'indignation générale, ayant été reconnue et nommée par quel-

qu'un qui l'avait vue au château, elle fut à l'instant accablée d'injures, couverte de boue, et poursuivie par la populace... Le cheval, effrayé par les clameurs de la multitude, s'emporta; on ne put l'arrêter, et ce n'est qu'à plus d'un mille de la ville qu'on a retrouvé la misérable, renversée sous les débris de sa voiture... vivante, mais mutilée, défigurée, et privée à jamais des charmes qui la rendaient si dangereuse... Tom, son complice, et l'agent de sa nouvelle intrigue, a disparu, emportant avec lui tout ce qu'elle tenait des largesses de Belton, et un portefeuille contenant une somme considérable qu'elle lui avait dérobée... Il ne lui reste rien qu'une partie du billet qu'elle tenait de la générosité de lady Belton, et qui ne peut la mener loin... Ah, chère mis-

triss Clifford ! qui peut calculer les conséquences d'une première erreur..? avec quel soin on doit éviter ces femmes avilies, dont le souffle, comme celui des harpies, corrompt tout ce qu'il touche !... Le moindre oubli des devoirs peut entraîner au crime.

FIN.

MOCTADER

OU

LE TISSERAND ET LE VISIR.

MOCTADER

OU

LE TISSERAND ET LE VISIR,

CONTE ORIENTAL.

Après de mûres réflexions, après avoir examiné soigneusement quel est le genre d'écrits qui convient le mieux aux hommes, je suis à peu près certain que ce sont les contes qui n'ont pas le sens commun. En effet, de quoi ont servi ces grands et sublimes ou-

vrages, qu'on lit, qu'on retient, qu'on cite, et dont on cherche à profiter, depuis deux ou trois mille ans? Sommes-nous meilleurs, sommes-nous plus heureux que les habitans des îles Pelew ou d'Otaïti? je n'en sais rien; je dirais même que je n'en crois rien, si je ne craignais de fâcher des personnes plus habiles et surtout plus colères que moi. Nous disputerions long-temps là-dessus, et peut-être que la dispute ne prouverait autre chose sinon que nous sommes beaucoup plus bavards et beaucoup plus orgueilleux que les habitans des îles Pelew et d'Otaïti; or on voit bien qu'il resterait toujours à décider si le bonheur et les lumières consistent dans le babil et dans l'orgueil.

Ne vaut-il pas mieux passer le temps à nous amuser, s'il est possible,

à lire, relire souvent les admirables écrits de ces sages de l'Orient qui, pour être vraiment utiles à leurs frères, pour donner à l'homme, qu'ils connaissaient bien, la nourriture la meilleure, la plus propre à son essence, ont passé leur vie à écrire d'innombrables volumes d'extravagances, de contes de fées, de péris, de dives, d'enchanteurs, de magiciens, dont il ne reste rien quand on les a bien lus, et qu'on peut recommencer six fois dans l'année, comme des ouvrages toujours nouveaux? Je vois d'ici le sourire d'indignation et de pitié de quelques profonds penseurs; mais je reconnais d'avance tous leurs avantages sur moi, et je trouverai fort simple que, tandis que je me rabaisse jusqu'à trouver du plaisir à lire la *Lampe merveil-*

leuse, ils s'élèvent jusqu'à la hauteur de la dignité de leur être en méditant ce beau passage de Montaigne, qui, je ne sais pourquoi, revient souvent dans mon esprit : *Les hommes ne peuvent pas être assez méprisés selon leur mérite.*

Laissons de côté ces grandes questions, trop au-dessus de ma faiblesse; j'aime mieux raconter une histoire que je tiens d'un des ambassadeurs de Tippo-Saïb.

Il y avait une fois, dans un petit village du royaume de Calicut, un jeune tisserand qui s'appelait Moctader; il était bien fait, spirituel, aimable, et gagnait assez bien sa vie à faire des schalls du plus beau coton.

Marié depuis peu d'années avec une femme qu'il avait beaucoup aimée, il ne tenait qu'à lui d'être fort heureux; mais, comme dit le proverbe indien, *Bien-aise a de la peine à tenir en place.* Or Moctader, qui, jusqu'à trente ans, avait passé gaiement sa vie à travailler toute la semaine, à se réjouir avec ses amis le vendredi, à aimer tous les jours sa femme Balkis, petite brune vive, piquante, qui se fâchait souvent pour rien, criait alors un peu haut, mais s'apaisait avec la même facilité, et devenait douce comme un mouton aussitôt qu'on faisait sa volonté, Moctader, dis-je, se fatigua tout d'un coup d'être content; il se mit à rêver creux; il se donna de la peine pour découvrir qu'il était pauvre; il vint à bout de s'en assurer; il se persuada qu'un

homme comme lui n'était pas fait pour être tisserand, perdit le goût de son travail, rudoya sa femme au lieu de l'apaiser comme il faisait autrefois, et, devenu bientôt aussi malheureux qu'il était convenu avec lui-même qu'il devait l'être, il se mit à faire des projets pour sortir de l'état obscur qui lui semblait si peu fait pour lui.

Un jour qu'il se promenait seul dans une grande forêt, enseveli dans ses tristes idées, il se sentit pressé de la soif, et, ne trouvant ni ruisseau ni source, il courut vers un grand cocotier. Ne pouvant monter dans l'arbre, il prit une pierre, qu'il jeta de toute sa force parmi les branches pour en faire tomber un coco; mais la pierre, sans toucher aucun des fruits, alla frapper un nid de tourte-

relles, qu'elle fit descendre avec elle. Dans ce nid étaient deux œufs, qui se cassèrent en tombant; l'un de ces œufs contenait un petit tourtereau prêt à éclore; l'autre fut à peine brisé qu'il en sortit une fumée noire, épaisse, au milieu de laquelle Moctader effrayé vit bientôt paraître une petite femme vieille et ridée, vêtue d'une robe rouge, appuyée sur une baguette noire, et relevant d'une main sèche le peu de cheveux blancs qui lui tombaient sur les yeux; ces yeux ressemblaient à deux escarboucles, tant ils étaient enflammés de colère: « Malheureux, dit la vieille, tu viens de » commettre un grand crime, mais » je saurai te le faire expier. Ignores-» tu que lorsque les fées ont cent ans, » elles sont obligées, par le destin, de » se faire couver vingt-un jours dans

» un œuf de tourterelle? Après ce
» terme, elles renaissent jeunes,
» fraîches, belles, charmantes. —
» C'est demain que je devais renaître;
» et ton imprudence me condamne à
» demeurer encore cent ans dans l'é-
» tat où tu me vois! Penses-tu qu'une
» femme puisse pardonner à celui qui
» la force de rester vieille? Non, j'en
» jure par le grand Simorg de la
» montagne de Caf, je serai vengée
» avant le coucher du soleil. »

En disant ces mots, la vieille lui donna un fort soufflet, fit un bâillement épouvantable et disparut. Moctader, immobile, interdit, regardait en tremblant de peur les coquilles de cet œuf d'où était sortie la fée. Le nid était tout auprès, et Moctader ne fut pas peu surpris de voir briller dans ce nid deux diamans d'une grosseur et d'une

forme pareille aux deux œufs cassés. Il prend aussitôt ces diamans, les examine au soleil, et peut à peine soutenir leur éclat. Jamais les rois de Visapour et de Golconde n'avaient possédé de si beaux brillans. Moctader, charmé de s'en voir le maître, commençait à se consoler : « Si c'est » ainsi, disait-il, que la vieille fée » veut se venger, je me soumets de » bon cœur aux punitions qu'elle » m'infligera, et je la remercie de son » soufflet. » Il mit alors les diamans dans sa poche et reprit le chemin de son village.

Il n'était pas encore sorti de cette forêt, qu'il entendit un bruit éclatant de trompettes, de timbales et d'autres instrumens guerriers. A la suite de ces musiciens, il vit paraître bientôt une troupe de soldats magnifique-

ment habillés, portant des boucliers d'argent, des cuirasses de vermeil, des casques du même métal, ombragés de plumes des plus beaux oiseaux de l'Inde. Cette superbe troupe environnait un jeune homme assis dans un fauteuil d'or, étincelant de rubis, porté sur le dos d'un grand éléphant couvert de brocart et d'étoffes précieuses. Ce jeune homme était parfaitement beau, mais il avait l'air fort triste, et bâillait presque à chaque pas, malgré les soins que se donnaient autour de lui une foule d'esclaves, d'eunuques et de serviteurs de tout âge, dont les uns portaient des parasols sur sa tête, les autres rafraîchissaient l'air avec de grands éventails, tandis qu'un orchestre, composé des plus belles voix du monde, et qui fermait cette brillante marche, chantait

des hymnes où l'on célébrait la puissance, les richesses, la science, les vertus et la bonté du jeune homme triste.

« Voilà quelqu'un de bien heu-
» reux! pensait en lui-même Mocta-
» der. Gloire, puissance, fortune,
» beauté, jeunesse, il réunit tout.
» J'ai envie de lui proposer d'acheter
» mes deux brillans. » Aussitôt il perce la foule, et, se jetant à genoux devant l'éléphant, il demande à haute voix la permission de présenter au prince les deux plus beaux diamans du monde. A ces mots, le jeune homme triste parut étonné, fit arrêter toute sa troupe, et ordonna à l'un de ses officiers de lui apporter ces diamans. Moctader les tira de sa poche, où ils étaient enveloppés dans un linge, et les remit à l'officier.

Le jeune homme triste n'eut pas plus tôt déplié le mouchoir, que, jetant un cri de surprise, il fixa ses yeux sur Moctader, le regarda longtemps, mit les deux bijoux dans son sein, fit dresser ses tentes, et renvoya l'officier prier le tisserand, qui avait déjà peur, de venir souper avec lui.

Rassuré par ce message, Moctader ne tarda pas à se rendre au magnifique pavillon qu'on avait tendu dans le bois. Il trouva le jeune homme triste couché sur une ottomane de drap d'or, auprès d'une table couverte de mets délicieux, la tête appuyée sur une de ses mains et plongé dans une profonde méditation, qu'il interrompait par ses bâillemens.

Le tisserand voulut se jeter à ses pieds, mais le jeune homme le fit asseoir près de lui, ordonna à ses nom-

breux esclaves de lui servir les mets les plus exquis, les meilleures liqueurs de la Perse et du Gange; ensuite, engageant son convive, par des paroles pleines de bonté, à jouir librement des biens qu'il se plaisait à lui offrir, il le regarda manger et boire en silence; puis, replaçant sa tête sur sa main, il se remit à penser et à bâiller.

Lorsque Moctader eut soupé, ce qui ne laissa pas de durer long-temps, le jeune homme fit emporter la table, commanda que l'on fermât sa tente, et, resté seul avec son convive, il lui adressa ces paroles entrecoupées de soupirs: « Mon ami, voici vos diamans, dont j'espère que vous n'avez pas été inquiet. Ils sont uniques dans le monde, et aucun trésor ne peut les payer; mais comme vous ne les avez sûrement que par une aventure fort ex-

traordinaire qui tient à d'autres évènemens singuliers, je compte vous proposer un marché qui peut-être vous conviendra. Daignez m'écouter avec attention, et soyez certain d'avance que le mensonge n'a jamais souillé mes lèvres.

» Je m'appelle Dabchelim; je suis le premier visir du souverain de Cananor, le plus puissant monarque de l'Inde. Le roi, mon maître, qui m'a aimé depuis mon enfance, ne voit que par mes yeux, ne règne que par mes conseils. Je n'ai jamais, grâce au ciel, abusé de ma faveur; j'ai toujours employé le peu de talens que je possède à faire le bonheur du peuple, à diminuer les impôts, à rendre exactement la justice. Aussi, je me vois aimé de ce peuple, qui me regarde comme son père; je suis considéré de tous les rois nos voisins, mon nom est béni par le

pauvre ; et quant aux richesses qui me sont venues sans que je les aie désirées, elles se montent à plus de trésors que n'en possèdent beaucoup de souverains. J'ai vingt palais environnés de jardins superbes et délicieux; j'ai quatre sérails composés chacun de quatre cents femmes, les plus belles de la Géorgie; mes esclaves sont innombrables, ma santé n'est pas mauvaise, ma conscience est sans reproche, et mon âge vingt-deux ans; malgré tout cela je bâille toujours. »

En disant ces mots, Dabchelim se mit à bâiller une douzaine de fois de suite; Moctader, qui l'écoutait attentivement, ne put s'empêcher de bâiller aussi. Après s'être remis tous deux, le visir reprit dans ces termes :

« La nature ne m'avait point fait pour les biens que le hasard me

donne. Je ne connais que trois bonnes choses dans le monde, le repos, l'étude et l'obscurité. Vous voyez combien je suis loin d'en jouir dans le malheureux état où la fortune m'a placé. J'ai supplié cent fois le roi de Cananor de me rendre ma liberté, de me laisser aller dans quelque désert méditer la sagesse et profiter de la vie en me préparant à la mort; jamais je n'ai pu l'obtenir. Deux fois j'ai tenté de m'échapper; on m'a poursuivi, reconnu, ramené dans mon palais, et je me vois condamné pour ma vie à la grandeur et à la richesse.

» Il y a deux lunes environ que la sultane favorite du roi de Cananor entendit parler de deux magnifiques diamans que possédait la reine d'Ava.

» Cette favorite, qui est grosse dans ce moment, déclara au roi son époux

qu'elle voulait avoir ces deux diamans pour s'en faire des boucles d'oreilles. Le roi m'en parla ; je lui représentai la difficulté d'obtenir ces deux bijoux, qui passent pour les plus beaux de la terre; je le dis même à la sultane, qui, sans écouter mes raisons, se mit à pleurer en nous annonçant que, si elle ne les avait point, son enfant viendrait au monde avec deux boucles d'oreilles de chair, ce qui déparerait peut-être sa figure. A ces mots le roi de Cananor se mit à pleurer aussi; tout le conseil qui était assemblé pour cette affaire pleura de même que le roi, et l'on décida que je partirais avec tout l'argent du trésor public pour aller acheter, à quelque prix que ce fût, les deux diamans de la reine d'Ava. Je sentis bien le ridicule de ma commission; mais il fallut

obéir, et je me mis en chemin avec quarante éléphans chargés d'or.

» Je suis arrivé chez le roi d'Ava, le jour où, sa femme étant morte, il venait de faire assembler toutes les filles de son royaume pour choisir une nouvelle épouse. Au bout de quarante heures le roi, long-temps incertain, se décida pour une grosse paysanne de Cananor. J'allai faire ma révérence à la nouvelle reine, qui s'était déjà parée des deux diamans que je venais chercher. Elle se crut obligée de traiter avec bonté un ambassadeur son compatriote, et, par amour pour la patrie, elle consentit à changer les deux diamans contre les quarante éléphans chargés d'or.

» Je revenais fort satisfait d'avoir fini cette sotte ambassade, et je rapportais les deux bijoux enfermés dans un

écrin vert, attaché à mon cou par trois chaînes. Tous les matins et tous les soirs, je m'assurais qu'ils étaient à leur place, et hier encore, en me couchant, je suis bien sûr de les avoir touchés. Quelle a été ma surprise aujourd'hui, lorsqu'à l'aurore naissante ayant ouvert mon écrin vert, je n'ai plus vu les diamans, et je n'ai trouvé à leur place que deux petits pepins de pomme, pliés dans une feuille d'amiante, sur laquelle il était écrit : *Pepins de la pomme d'Adimo.*

» Ce singulier évènement, qui devait faire mourir de douleur un autre visir que moi, m'a causé une joie secrète. J'ai espéré que cette aventure me ferait chasser de la cour et me vaudrait peut-être ce que je désire depuis si long-temps, le repos et la pauvreté. J'avançais toujours dans cette espé-

rance, lorsque vous êtes venu me présenter les mêmes diamans que j'avais achetés à la reine d'Ava. Je ne veux assurément pas vous les reprendre, je ne m'informe seulement pas comment ils sont venus dans vos mains; mais voici le marché que je vous propose:

» Pour peu que vous soyez instruit dans la science des brames, vous devez connaître les grandes vertus de la fameuse pomme d'Adimo. En mangeant un de ses pepins, on prend sur-le-champ la forme qu'on désire; en mangeant un second pepin, on redevient ce que l'on était. Je possède deux de ces pepins; je vous les offre tous deux. Mangez-en un, et devenez moi. Je vous donne toutes mes richesses; vous serez visir, favori du roi; vous donnerez vos diamans à la reine, votre faveur en augmentera;

vous jouirez de tout mon crédit, de toute ma gloire, de tous mes biens; peut-être serez-vous heureux, car cela ne dépend que du caractère. En tout cas, si vous ne l'êtes point, vous mangerez l'autre pepin, et vous redeviendrez ce que vous êtes. Voyez si cela vous convient.»

« Assurément, répondit Moctader avec un transport dont il ne fut pas maître. Je dois vous confier que la nature m'a créé pour cela. Je n'ai jamais connu que trois bonnes choses dans le monde, la gloire, la puissance et la richesse; vous me donnez tout cela, je serai le plus heureux des hommes. Mais vous, seigneur Dabchelim, que deviendrez-vous pendant ce temps-là? »

« Ne vous embarrassez pas de moi, reprit le visir; je serai content, et je

vous réponds de ne jamais venir vous troubler. Tenez, voici les deux pepins, continua-t-il en les lui présentant sur la feuille d'amiante; vous allez voir leur premier effet. » Moctader les saisit d'une main avide, et, avalant le premier, il prend aussitôt la figure, la taille, l'air, tous les traits de Dabchelim. Il se regarde dans un grand bouclier d'acier suspendu dans la tente du visir; il s'admire, il se contemple, et, pour plus de ressemblance, il commence même à bâiller. « Seigneur visir, lui dit Dabchelim, il est temps que je me retire, car il n'est pas utile qu'on nous surprenne ensemble. Je vous demande, pour unique prix de ce que j'ai fait pour vous, de me donner vos vieux habits. Moctader ne se fit pas prier. Le troc se fait; et Dabchelim, charmé de se voir avec la

pauvre veste de son successeur, se mirait à son tour et commençait même à sourire à chaque bâillement que faisait Moctader. Bientôt il prit congé de lui, s'échappa sans être vu de personne, et courut s'enfoncer dans le plus épais de la forêt.

Le nouveau visir transporté de joie, continuait à se mirer dans le bouclier, et contemplait les richesses dont il devenait possesseur, sans songer au second pepin que Dabchelim lui avait remis. Il le tenait toujours dans sa main fermée; mais, en voulant toucher une aiguière d'or qu'on avait laissée sur une table, sa main s'ouvrit et le pepin tomba. Moctader voulut le ramasser; un petit mulot plus leste que lui, sauta sur le pepin, l'emporta, sortit par un trou de la tente, et disparut aux yeux du nouveau visir. Peu

affligé de cette aventure, « Tu peux le
» garder, lui cria-t-il; je te réponds
» que jamais il ne me prendra envie
» de redevenir tisserand, je me trouve
» trop heureux. » En prononçant ce
mot, il bâilla et ses esclaves vinrent le
mettre au lit.

Le nouveau visir, reconnu pour
tel par toute la suite de Dabchelim,
monta le lendemain sur son bel élé-
phant, et se mit en route pour Cana-
nor. Le beau fauteuil d'or, dans lequel
il était assis, la troupe brillante qui
l'environnait, cette musique, cette
pompe, les hommages qu'on lui ren-
dait, l'occupaient délicieusement; il
jouissait de sa grandeur, malgré les
craintes et les doutes qui quelquefois
venaient le tourmenter. Il avait peur
que le charme du pepin de pomme
ne vînt à finir ou à s'user; il tremblait

de changer de figure, et se faisait souvent apporter le bouclier d'acier pour s'y regarder; plus souvent encore, il appelait ses officiers, sans avoir rien à leur dire, pour avoir le plaisir de les voir se prosterner à ses pieds; il leur donnait d'inutiles ordres, pour s'assurer qu'il était obéi; et il chargea spécialement un de ses jeunes serviteurs de se tenir auprès de lui pour lui répéter à toutes les heures ces paroles, dont il lui dicta la formule : *Puissant Dabchelim, visir de Cananor, ami, conseil, interprète du plus grand souverain du monde, n'as-tu rien à commander à tes fidèles esclaves?*

Malgré tant de précautions et tant de plaisirs, Moctader bâillait un peu dans son fauteuil d'or; il s'en apercevait bien, mais il s'en consolait faci-

lement, parce que c'était un trait de plus de ressemblance avec Dabchelim, parce qu'il s'en croyait davantage visir aussitôt qu'il avait bâillé, et qu'enfin il espérait guérir de cette petite infirmité qui lui semblait attachée au visage de son prédécesseur.

En arrivant en Cananor, Moctader fut reçu comme un triomphateur; les rues étaient semées de fleurs, les places remplies d'un peuple immense qui criait : Honneur, gloire à notre visir ! Le roi, la favorite, toute la cour, vinrent au-devant lui; et lorsque, fléchissant le genou devant la belle sultane, Moctader lui présenta les deux diamans, cette auguste reine, dans le transport de sa joie, fit un mouvement pour se jeter au cou du visir. Son extrême pudeur et la présence du roi purent à peine la retenir. Le monar-

que embrassa Moctader, lui prodigua les plus tendres caresses; et l'heureux ministre, enivré d'honneurs, de louanges, de gloire, fut reconduit à l'un de ses vingt palais, au milieu des acclamations publiques.

Ce palais était aussi magnifique que celui du roi de Cananor. Il était de marbre blanc, soutenu par cent colonnes de jaspe, dont les chapiteaux étaient d'or. Un magnifique balcon dont la balustrade était d'argent massif, se distinguait au-dessus de la porte. Sur ce balcon, une foule de musiciens des deux sexes, jeunes, beaux, richement vêtus, éclairés par deux cents esclaves qui tenaient à la main des flambeaux de cèdre et de cire odoriférante, chantaient en chœur des paroles analogues à la circonstance et accompagnées par des luths, des flûtes et des hautbois.

Moctader, toujours content, mais un peu surpris, faisait tout ce qu'il pouvait pour dissimuler son étonnement Il composait son visage, tâchait de lui donner cet air d'insouciance qui caractérise la vraie grandeur, et s'avançait avec gravité au milieu d'une foule d'esclaves, sous une allée de citronniers qui le conduisit à une rotonde de lapis bleu, éclairée de mille lustres de cristal, dont chacun était suspendu à une fenêtre de la rotonde; tandis que, dessous chaque lustre, une cassolette d'or exhalait les plus doux parfums de l'Yemen et de Saba.

Parvenu dans cette rotonde, le visir désira d'être seul, pour pouvoir un peu s'étonner à l'aise et admirer ce qu'il possédait. Toute sa suite sortit, les portières de brocart se fermèrent, et Moctader en liberté contempla le

superbe asile qu'il devait désormais habiter. Il visita les salons nombreux qui communiquaient à cette rotonde; partout il trouva la magnificence unie au bon goût; partout sous des voûtes de marbre resplendissantes d'or ciselé, il vit des meubles d'étoffes précieuses, placés au bord de fontaines pures qui rafraîchissaient les appartemens et dont les flots doucement agités réfléchissaient l'éclat de mille lumières enfermées dans des vases d'albâtre. En un mot, toutes les richesses du luxe, mêlées avec celles de la nature, semblaient s'embellir de ce mélange.

« Que je suis heureux! s'écriait » Moctader, et combien devait être » fou celui qui m'a cédé sa place! »..

....

Tout entier à ces jouissances si nou-

velles pour lui, et afin de n'être point distrait de ses riantes pensées, le nouveau visir s'enfonça dans une allée mystérieuse que le chèvrefeuille, le jasmin et la rose parfumaient de leurs suaves odeurs. Il se trouva bientôt vis-à-vis d'une porte pratiquée dans un mur épais, très élevé et entouré de cèdres majestueux dont les moins âgés comptaient déjà plusieurs siècles. Ce mur, construit en marbre, servait d'enceinte à l'un des sérails qui appartenaient au puissant Dabchelim, mais Moctader l'ignorait.

A son approche la porte s'ouvrit; des gardiens invisibles la fermèrent aussitôt qu'il fut entré. Tout en ces lieux respirait l'amour et la volupté. Moctader s'avance à travers une atmosphère embaumée, il pénètre dans des appartemens délicieux; son cœur

palpite, ses sens sont agités, il éprouve une émotion qui lui était inconnue.

A l'extrémité d'une galerie magnifique, il vit une table dressée devant un riche sopha; elle paraissait n'attendre qu'un seul convive. Aux mets les plus succulents, les plus délicats, on avait joint plusieurs flacons de vin de Schiras et des liqueurs les plus recherchées de la Perse et de l'Inde.

Fidèle aux préceptes du Coran, le nouveau visir se fit d'abord quelque scrupule de toucher à cette boisson défendue; mais insensiblement il se rassura, s'enhardit jusqu'à goûter de l'une, puis de l'autre, puis de toutes, les trouva excellentes, et y revint à plusieurs reprises. « Je le vois, » dit-il en lui-même, les lois gênantes » ne sont faites que pour le peuple, » les grands trouvent toujours le

» moyen de s'en affranchir, et ils ont
» raison. Suivons leur exemple. » Il
le suivit avec tant de ferveur, qu'il
ne tarda point à s'endormir.

Après quelques heures d'un repos nécessaire, il fut doucement éveillé par une musique ravissante. Des voix tendres et harmonieuses s'unissaient au son d'instrumens touchés avec un goût exquis. Moctader se croyant sous l'empire d'un songe, craint, en ouvrant les yeux, de perdre cette illusion qui l'enchante. Néànmoins après en avoir joui pendant quelques minutes, il désire savoir où il est; il soulève sa paupière.

Que l'on juge de son étonnement! deux cents femmes, les plus belles que la Géorgie et la Circassie aient vues naître, l'entouraient. Leurs formes aériennes, leurs attraits célestes, jet-

tent Moctader dans un désordre inexprimable. Il se croit transporté au milieu des houris. D'abord il en rend grâce au Prophète, puis, cédant au charme qui l'entraîne, il s'enivre de voluptés dont, cette fois, la source lui parut inépuisable.

Jusque là, le nouveau visir n'avait vu que le beau côté de la puissance et des richesses; aussi ne pouvait-il concevoir que l'ennui vînt assaillir jamais le mortel assez heureux pour posséder tant de biens. Depuis son arrivée en Cananor, il n'avait pas bâillé une seule fois; mais la méchante fée dont il avait si cruellement blessé la coquetterie, en retardant d'un siècle son retour à la jeunesse et à la beauté, lui préparait une vengeance terrible.

Le lendemain matin on vint dire à

Moctader que le conseil assemblé depuis long-temps n'attendait plus que lui, et que le roi avait déjà témoigné son mécontentement d'un retard auquel Dabchelim ne l'avait point accoutumé; car il était toujours levé avant l'aurore, et le premier arrivé au conseil.

« C'est juste, dit Moctader en se » balançant dans un magnifique pa» lanquin qui le transportait au pa» lais; le roi a raison. Je ne suis pas » visir seulement pour m'amuser. » Sans cela tout le monde pourrait » l'être. J'ai des devoirs à remplir. A » propos de ces devoirs, je ne sais pas » trop comment je m'en tirerai, car » le seigneur Dabchelim ne m'a cédé » que sa figure; je sens bien, du reste, » que je suis toujours Moctader. Je n'ai » pas plus d'esprit aujourd'hui que je

» n'en avais il y a trois jours; toute
» ma science se borne à faire courir la
» navette. N'importe ! Voyons. Que
» faut-il pour bien gouverner ? être
» juste. Cela ne me sera pas dif-
» ficile. J'ai du bon sens. Je ne con-
» nais personne ici, par conséquent
» je ne serai point influencé: je n'au-
» rai nul intérêt à faire pencher la
» balance d'un côté plutôt que de l'au-
» tre; je serai donc nécessairement
» juste, et tout le monde m'aimera.
» Allons! me voilà tranquille. »

Insensé! quelle était son erreur! c'est à ces fausses idées qui germent dans un si grand nombre de têtes, qu'il faut attribuer l'espèce de manie dont beaucoup d'hommes sont possédés. Combien n'en voit-on pas, s'indignant tout à coup de leur obscurité, quitter avec mépris l'humble soc, ou la profes-

sion qu'exerçait honorablement leur père, s'élancer au hasard, sans instruction, sans connaissances, vers une carrière plus élevée, aspirer aux honneurs, aux dignités, et ne poser enfin à leur ambition ridicule d'autres limites que celles du trône, dont quelques-uns, peut-être, vont jusqu'à se croire plus dignes que celui qui l'occupe?

En entrant dans la salle du conseil, le visir alla prendre place auprès du roi. Ce jour-là on n'eut à prononcer que sur des intérêts particuliers; il ne se présenta que des questions faciles à résoudre, et pour lesquelles il suffisait de posséder un sens droit et de la raison. Moctader n'en manquait pas, et son avis prévalut constamment. Il eut donc, à son début, le bonheur de rendre à plusieurs famil-

les leur fortune, leurs dignités, et d'attirer sur lui de nombreuses bénédictions. On fit des vers à sa louange. Des poëtes de circonstance (car on en trouvait là comme ailleurs) exaltèrent outre mesure ses vertus sublimes, sa rare probité et même son éloquence.

Peu s'en fallut que leur enthousiasme ridicule et sacrilége n'allât jusqu'à établir un parallèle entre notre tisserand et le saint Prophète.

Le poison que l'on distille dans les cours est si actif, si pénétrant, qu'il cause à l'instant des vertiges et trouble la raison. Moctader se crut, de bonne foi, un homme d'état, un grand génie; il ne douta pas un instant que le ciel ne l'eût doué de qualités extraordinaires qui n'avaient attendu qu'une occasion favorable pour se développer et briller de tout leur éclat.

Un roi voisin voulait faire revivre d'anciens droits, tombés en désuétude par l'insouciance de son prédécesseur. Il envoya un ambassadeur en Cananor; mais avant de l'admettre au conseil, il était d'usage que le premier visir connût le motif de l'ambassade. Une discussion s'établissait entre les représentans de chaque souverain, et quand arrivait l'audience solennelle, tous les points étaient arrêtés, toutes les difficultés aplanies.

Cette discussion exigeait une instruction profonde et de vastes connaissances qui manquaient à Moctader. La politique est à coup sûr la science la plus difficile, car elle se compose de toutes les autres; et pourtant combien d'ignorans s'en mêlent et déraisonnent à perte de vue, avec une confiance imperturbable! Mocta-

der ne se doutait pas que pour bien juger des vrais intérêts d'une nation, il faut connaître tous ses moyens de prospérité ; les productions du pays qu'elle habite; les avantages et les inconvéniens de sa position géographique, de son climat, de son sol; l'influence qu'elle peut exercer dans la balance politique; sa force militaire ou maritime; les produits de son industrie, de son commerce: en un mot, il ignorait qu'un véritable homme d'état doit avoir beaucoup étudié et beaucoup vu; que la sagesse doit mûrir toutes ses opinions; qu'il ne suffit pas, dans ce poste élevé, de montrer des aperçus fins, d'avoir de l'esprit, une élocution facile et des connaissances superficielles, mais qu'il exige de la maturité, de la profondeur, et surtout l'absence des passions.

Dès la première conférence, l'ambassadeur, qui était un lettré, un savant, vit bien qu'il avait affaire à un homme indigne de la place qu'il occupait, et il lui tourna le dos. L'orgueil de Moctader en fut mortellement blessé; aussi la demande du monarque voisin, qui était juste, fut-elle rejetée par le conseil, que présidait notre nouveau visir. L'ambassadeur avait reçu de son maître, l'ordre de déclarer la guerre en cas de refus, et il obéit avec une secrète joie : il n'était pas fâché de punir un ministre sot et présomptueux.

Sous le gouvernement paternel de Dabchelim, on n'avait songé qu'à rendre le peuple heureux. Par conséquent point de guerre, peu de contributions, point de levées d'hommes. Il s'en fallait donc beaucoup que l'on fût en

état de se mesurer avec un prince belliqueux, doublement fort de son armée et de ses droits.

On ordonna des recrutemens considérables ; on exigea des impôts énormes et des réquisitions de toute espèce, auxquelles le peuple ne se soumit qu'en murmurant.

Par une conséquence inévitable de ces mesures, l'armée formée à la hâte et mal exercée fut mise en déroute sans avoir combattu, et le territoire de Cananor fut envahi. Moctader, à qui l'encens des poëtes et des flatteurs avait tourné la tête, et qui s'était flatté de pouvoir diriger les opérations militaires, n'échappa qu'à travers mille dangers au fer de l'ennemi, et revint cacher sa honte au fond de son palais.

Le peuple, soulevé, au désespoir,

maudissait le visir imprudent qui lui avait occasionné tant de maux, et qu'il accusait de trahison ou d'incapacité. On demandait hautement sa tête, et le roi, qui avait accordé si longtemps à Dabchelim une confiance méritée, ne pouvait se résoudre à sacrifier son favori pour une faute grave, sans doute, mais qui enfin était la première.

Pour se distraire de ses ennuis, et chercher quelque consolation, Moctader s'achemina secrètement vers l'un de ses sérails. Parmi ses nombreuses esclaves, une jeune Circassienne charmante lui avait paru mériter la préférence sur toutes ses compagnes. Elle lui avait montré de l'esprit, du jugement, de la sensibilité, un amour délicat, et il avait conçu pour elle un véritable attachement; il comptait en

faire sa favorite, mais il la trouva morte; ses compagnes jalouses venaient de l'empoisonner.

Désespéré d'une perte que sa situation lui rendait plus pénible encore, il sortit de ce lieu fatal, en jurant de n'y jamais revenir.

« Je commence à croire que j'ai eu » tort de changer d'état, » pensait Moctader en traversant à pas lents un petit bois de sycomores qui se trouvait entre le sérail et son palais. « Quand j'ai désiré follement la gloire, » la puissance et la richesse, comme » les seuls élémens de bonheur possi- » bles, j'ignorais tout ce que ces bril- » lans dehors imposent de privations, » de chagrins, de dangers. Je ne sa- » vais pas qu'un ministre doit être in- » faillible, qu'un général ne doit ja- » mais être battu : j'étais loin de penser

» que l'ambitieux placé à la tête d'une
» nation doit vivre sans affections,
» sans liens, sans amis; que sa vie ap-
» partient à tout le monde; que, tout
» entier à la représentation, à l'éti-
» quette, il n'est jamais à lui. Simple
» tisserand, j'étais libre d'aimer ma
» petite Balkis, de la caresser quand
» bon me semblait; elle me consolait
» dans mes chagrins, plus souvent
» elle me faisait rire; je la gron-
» dais quelquefois, c'est un genre de
» plaisir comme un autre, cela sert à
» faire voir que l'on est le maître. Si
» j'étais malade, elle avait soin de moi.
» Enfin j'en savais assez pour faire des
» schals et gouverner mon ménage. Je
» gagnais peu; mais ce peu me suffi-
» sait pour vivre et soulager encore
» un plus pauvre que moi, quand

» l'occasion s'en présentait. Quelle
» différence ! »

Tout à coup notre philosophe est violemment heurté par un homme qui venait à sa rencontre, et que l'obscurité ne lui permit pas de reconnaître d'abord. Cet homme c'était le roi. Cet excellent prince, contraint de céder à la fureur populaire, avait signé l'arrêt qui condamnait le visir, mais en se promettant bien de le sauver. A la faveur de la nuit il avait couru au palais de son favori, et, ne l'y trouvant pas, il venait le chercher dans son sérail.... « Tiens, lui dit-il en lui présentant
» un habit d'esclave, quitte ces riches
» vêtemens pour prendre ceux de
» l'indigence. Voilà de l'or, fuis! dé-
» robe-toi à la rage de ces forcenés,
» et souviens-toi que le bonheur ne se
» trouve jamais dans un rang élevé.

» Adieu ; que le Prophète te conduise ! » — En achevant ces mots, il s'éloigna précipitamment.

Moctader pouvait à peine en croire ses oreilles et ses yeux. Toutefois il fit contre fortune bon cœur, et procéda lestement à sa nouvelle métamorphose. A peine elle était achevée, qu'il entendit une troupe de cavaliers accourir au grand galop sur la route qu'il suivait lentement, en feignant de s'appuyer sur son bâton. On était à sa poursuite, sa tête était mise à prix : mille pièces d'or étaient la récompense de celui qui l'apporterait.

Combien il regretta, dans ce moment, de n'avoir plus le second pepin que lui avait enlevé le petit mulot ! Avec quel plaisir il serait redevenu Moctader !... Grâce à son déguise-

ment et à la prévoyance du roi, on passa près de lui sans le reconnaître. Une partie de la troupe qui le poursuivait se dirigea vers le sérail, en brisa la porte, et n'y trouvant pas celui qu'elle cherchait, se livra à tous les excès, à toutes sortes de cruautés. Moctader entendit de loin les cris de ces malheureuses dont le Prophète avait sans doute voulu punir le crime récent. « Allah ! que justice soit faite ! » dit Moctader en se hâtant de regagner le chemin de son village.

Après avoir marché pendant le reste de la nuit et une partie du jour suivant, il s'arrêta à l'entrée d'une forêt. Exténué de fatigue, il se laissa tomber sur le gazon, au pied d'une muraille qui entourait un pavillon de chasse, destiné aux plaisirs des souverains de Cananor. Là il se perdit en réflexions

sur son état, après avoir eu toutefois la précaution de tourner son visage du côté du mur, afin de n'être pas reconnu par les passans, s'il venait à s'endormir.

Il commençait à sommeiller, quand il se sentit gratter légèrement le bout du nez, puis il entendit bien distinctement une petite voix qui lui dit : « Sauve-moi, tu le peux; ce bienfait » ne sera pas perdu. » Il ouvre les yeux, et voit un mulot pris dans un piége que le jardinier du pavillon avait tendu pour garantir son parterre de ces animaux nuisibles.

« C'est moi, poursuivit le mulot, » qui suis la fée à laquelle tu as, sans » le vouloir, joué un si mauvais tour. » J'avais juré de m'en venger; mais le » destin m'a punie, et je suis tombée » au pouvoir d'une fée plus vieille et

» plus méchante que moi. L'envie de » te nuire m'avait fait prendre l'en» veloppe d'un mulot pour te dérober » le pepin qui pouvait te rendre ta » première forme ; mais je n'avais pas » songé, tant ma colère était aveugle, » que je m'exposais aux plus terribles » conséquences, et que, par une bi» zarrerie du destin, cette métamor» phose me mettait tout-à-fait sous la » dépendance de mon ennemie. En me » rendant la liberté, tu me sauves la » vie, et je t'en récompenserai, je le » jure par l'anneau du grand Sa» lomon. »

Généreux et bon, Moctader n'hésite point à rendre le bien pour le mal, il dégage le mulot ; mais, malgré toutes ses précautions, le petit animal resta boiteux, l'une de ses pattes de derrière ayant été cassée par

la force du piége. Aussi son allure était bien lente; il avait perdu toute sa vitesse. « Allah ! justice est faite ! » dit en lui-même notre fugitif : « Qui-» conque a fait le mal doit en être » puni. Si jamais elle redevient femme » et jeune, elle sera boiteuse en sou-» venir de sa méchante action. Quelle » punition pour une coquette ! Eh » bien ! il n'y a pas de mal à cela. S'il » en était toujours ainsi... »

Tout à coup il est interrompu dans ses réflexions par le bruit d'un milan qui fondait sur le mulot et le touchait déjà de sa serre cruelle. Par un mouvement plus rapide que la pensée, Moctader frappe l'oiseau de son bâton, et le tue. Au même instant, une femme brillante de jeunesse et d'attraits paraît à la place du mulot.

« Notre sort est accompli, le charme » cesse, dit la fée à Moctader, qui ne » revenait pas de sa surprise. Ma ri- » vale ou moi nous devions périr l'une » par l'autre : c'est à toi que je dois la » victoire, demande-moi tout ce que » tu voudras. »

« Puissante fée, tout ce que je dé- » sire, c'est de redevenir ce que j'é- » tais. — J'y consens, » dit la fée. Elle le touche légèrement sur l'épaule, et dans l'instant la métamorphose s'o- père.

« Est-ce là tout ce que tu désires ? » — Tout absolument. — Quoi ! tu » n'es plus tenté des richesses, des » honneurs, de la puissance ? — Oh ! » pas le moins du monde. J'en suis » bien revenu, dieu merci ! »

La fée lui dit adieu et s'éloigna, mais elle boitait visiblement.

« Quel dommage ! dit Moctader.
» Cependant il n'a pas tenu à elle que
» je ne fusse étranglé ou mis en pièces
» par le peuple. Mais elle est si belle !
» à tout péché miséricorde ! que le
» Prophète lui pardonne ainsi que
» moi ! »

A ces mots il s'élance sur les traces de la fée, et ne tarde pas à la rejoindre. « Qui te ramène vers moi?
» lui dit-elle. — Une réflexion. —
» Parle. — Vous avez bien voulu me
» promettre d'accomplir le vœu que
» je formerais. — Oui. — Que veux-
» tu ? — Rien pour moi, mais je sup-
» plie le grand Salomon de vous guérir
» d'une infirmité trop cruelle pour
une jolie femme. »

On conçoit que le pouvoir de la fée ne s'étendait pas jusque là ; mais le chef suprême des génies fut, à ce qu'il

paraît, touché de la générosité de Moctader, car à l'instant même son vœu fut exaucé.

Après avoir fait au bon tisserand les plus vifs remerciemens et des offres de service également sincères, la fée le quitta.

Moctader la perdit de vue, et poursuivit sa route à travers la forêt.

Mais voici bien une autre aventure! il avait fait à peine cinq cents pas, lorsqu'il voit des soldats accourir sur lui, l'arme haute, en criant: «Le voilà! » le voilà! Coquin! tu ne nous échap- » peras plus! » En effet on le garrotte, et on le force à retourner sur ses pas.

Pour l'intelligence de ce nouvel évènement, il faut dire au lecteur que le même pouvoir surnaturel qui avait donné à Moctader l'extérieur de Dabchelim, avait également agi sur celui-

ci ; le visir était devenu l'image vivante du tisserand : en sorte qu'au moment où Moctader avait repris sa première forme , Dabchelim s'était retrouvé tout naturellement en possession de son ancien visage.

Or , l'habile visir était un fort mauvais tisserand , cela se conçoit. Son ouvrage ne trouvait plus d'acheteurs. Cependant la petite Balkis, intéressée comme toutes les femmes du peuple, ayant exigé qu'il travaillât aux approvisionnemens de l'armée, le malheur voulut que Moctader , alors visir et connaisseur en toile, mît la main sur la fourniture faite par Dabchelim, et que la jugeant de la plus mauvaise qualité, il ordonnât que l'on fît un exemple de ce fournisseur infidèle.

Ainsi dans le moment où le prétendu

visir, poursuivi par le peuple, échappait miraculeusement à la mort, le faux tisserand était traîné devant le souverain pour y entendre sa condamnation. Tout cela était juste. Chacun d'eux méritait son sort.

Cependant les soldats qui conduisaient Dabchelim ne pouvaient revenir de leur étonnement. La métamorphose qui venait de s'opérer étant un secret pour eux, ils ne voyaient plus que le danger de leur position, et leur responsabilité compromise. Ils avaient laissé échapper un homme appelé devant le conseil du roi pour y être jugé et condamné sans doute à la peine capitale. Uniquement occupés du soin de le retrouver, de le ressaisir, ils se répandent dans la forêt, et la parcourent en tous sens. Enfin, ils aperçoivent Moctader, ainsi qu'on

l'a dit plus haut, et se croient en droit d'user de violence à son égard pour le punir de s'être échappé.

De son côté le pauvre tisserand, ne pouvant deviner le motif de leur colère, se défendait de son mieux, protestait de son innocence, et refusait de les suivre.

Dabchelim voyait de loin cette lutte. Indigné du mauvais traitement que ces gardes impitoyables font subir à un malheureux que sans doute ils prennent pour lui, il accourt en criant: « Me voilà! c'est moi qui suis » votre prisonnier. Relâchez cet hom- » me, il est innocent. »

Que l'on juge de la surprise de Moctader et de celle du visir en se reconnaissant mutuellement! « Ah! » seigneur, s'écrie le premier, quel » funeste présent vous m'avez fait! »

» Hé ! mon ami, je n'ai pas été plus
» sage que toi, répond Dabchelim.
» En te quittant, je me suis dirigé vers
» ton village, et j'ai été fort mal reçu
» par ta femme. Elle m'a grondé de
» m'être absenté si long-temps, m'a
» vivement reproché ma paresse, et
» m'a prédit que ce fatal défaut nous
» conduirait à mourir de faim. L'im-
» bécile ! a-t-elle dit ; avec ses idées
» de grandeur, il se persuade qu'il est
» fait pour briller dans le monde,
» pour y tenir un rang distingué !
» Fais des schals ; fais, si tu le peux,
» de beaux tissus en laine de Cache-
» mire et du Thibet ; travaille et
» coule tes jours dans la médiocrité ;
» aime ta femme et ramasse de quoi
» élever tes enfans si le Prophète te
» fait la grâce de t'en envoyer. Voilà
» ton lot. »

« Après m'être amusé de ce petit » sermon qu'elle adressait si mal, je » la priai de me donner du pilau. — » A toi du pilau ! fainéant! attends » donc que tu l'aies gagné. Il n'y a » rien ici pour toi.

» Je ris d'abord de sa boutade, mais » elle tint ferme.

» Quand je la vis bien décidée à » ne point apprêter mon repas, je » sortis de la maison. J'avais gardé » un peu d'argent ; moyennant quel- » ques paras, j'achetai de quoi dîner, et » je fis en même temps l'acquisition » des œuvres de Saadi, puis je m'a- » cheminai, en lisant, vers un bois » voisin. Là je passai tout le jour, » assis sous un cèdre. Jamais je n'avais » joui d'une aussi grande liberté, ja- » mais je ne m'étais trouvé aussi heu- » reux. J'avais toujours regardé le

» repos, l'étude et la pauvreté comme
» les seuls élémens du bonheur, et j'en
» jouissais enfin dans toute leur plé-
» nitude. Je ne me lassais pas de re-
» lire cette pensée du plus sage des
» auteurs persans : *Pour être heureux,*
» *cache ta vie ; garde-toi d'imiter ces*
» *grands de la terre qui se disputent*
» *les lambeaux d'un pouvoir que la*
» *mort bien plus puissante va leur*
» *ravir pour les remettre au néant.*

» Pendant que je me délectais, Bal-
» kis s'était informée de moi partout.
» Elle avait su par ses voisines que je
» m'étais dirigé vers la forêt des cè-
» dres ; elle vint m'y chercher et cou-
» rut si long-temps, qu'à la fin elle
» me trouva plongé dans la plus douce
» rêverie. Le bruit recommença ; il me
» fallut bon gré mal gré retourner au
» logis. La nuit vint sans amener de

» raccommodement ; je m'étais imposé la plus scrupuleuse réserve. » Je ne sais pourquoi, Balkis se montra de plus mauvaise humeur encore le lendemain. Mais elle eut beau me gourmander, elle ne put empêcher mes promenades solitaires, dont je variais seulement la direction afin de n'être pas troublé.

» Ce grand bonheur dura huit jours, au bout desquels arriva l'ordre de travailler aux approvisionnemens de l'armée. Alors il n'y eut pas moyen de reculer; il fallut prendre la navette. Tu conçois ma maladresse; je fis de l'ouvrage détestable, et, par une inconcevable fatalité, il arriva que parmi les grands de la cour, qui savent si peu de choses ordinairement, il s'en trouva un qui se connaissait en toile. »

« Hélas ! c'était moi, s'écria Moc-
» tader. Je vous demande pardon du
» mal que je vous ai fait sans le vou-
» loir. »

Les soldats avaient entendu ce récit sans y rien comprendre. En conséquence il leur parut tout simple d'emmener deux personnes au lieu d'une, sauf à la justice à décider plus tard quel était le vrai coupable. Il y eut là un combat de générosité entre Moctader et Dabchelim.

Sur ces entrefaites, le roi de Cananor, qui fuyait sa capitale pour n'être pas témoin des excès auxquels le peuple mutiné voulait se porter, vint à traverser la forêt. A peine il eut reconnu le visir, qu'il fit arrêter son palanquin. Dabchelim courut se jeter aux pieds de son maître, et lui raconta dans le plus grand détail tout ce qui lui

était arrivé depuis qu'il avait quitté la cour pour aller en ambassade auprès de la reine d'Ava. Il le supplia de ne point s'opposer au désir qu'il nourrissait depuis long-temps, de s'éloigner de la cour, pour vivre dans l'obscurité, loin des hommes et dans un repos absolu.

Le roi ne put s'empêcher de témoigner d'abord son vif mécontentement d'une démarche qui avait compromis la tranquillité de l'état : mais bientôt le souvenir des éminens services que lui avait rendus son favori, vint adoucir sa sévérité. Il combattit avec toute la chaleur de l'amitié le projet de Dabchelim, mais sans pouvoir le gagner. L'exemple même de Moctader venait appuyer la résolution du visir.

« Celui-ci est ignorant, soit! dit-il

» au roi ; mais quel homme n'est pas
» sujet à l'erreur ? Le ministre le plus
» probe, le plus éclairé, peut-il se flat-
» ter de réussir toujours, de ne pas
» rencontrer d'obstacles à l'exécution
» des meilleurs projets ? Cependant le
» peuple est là qui le juge impitoya-
» blement, non sur l'intention, mais
» toujours d'après les résultats. On
» exagère ses moindres torts, de lé-
» gères fautes deviennent des crimes,
» la malignité l'accuse, l'envie s'é-
» veille, ses ennemis se déclarent,
» l'orage se forme, grossit, la foudre
» éclate sur sa tête, il est perdu. Grand
» roi ! ô mon maître ! je t'en supplie,
» ne te refuse point à mes vœux
» ardens. Assez d'autres te deman-
» deront de les élever ; moi, je ne sol-
» licite qu'un état obscur pour me
» livrer en paix à l'étude et au repos,

» seuls véritables biens que je con-
» naisse. »

« Hélas! je suis forcé d'en conve-
» nir, dit le roi, la condition la plus
» heureuse est celle où l'on échappe
» plus facilement au tumulte des pas-
» sions, où l'aisance et la santé sont
» habituellement le prix du travail,
» où des désirs bornés assurent des
» jouissances faciles, où la probité des
» pères est un héritage honorable et
» sûr pour les enfans; mais, pour
» trouver du charme dans cette con-
» dition, il faut y être né, et en avoir
» contracté l'habitude dès l'enfance.
» On ne passe pas ainsi sans danger
» d'un état à un autre. L'homme
» obscur, pauvre et dépourvu d'in-
» struction, ne peut arriver subite-
» ment à un rang élevé. L'homme
» éclairé, puissant et riche, ne peut

» sans dégoût tomber dans la dernière
» classe de la société. Vous vous êtes
» trompés l'un et l'autre. Tous deux
» vous avez pris l'exagération pour la
» vérité. C'est un tort malheureuse-
» ment trop commun parmi les
» hommes. Dabchelim, puisque tu
» veux absolument quitter le poste
» brillant où t'avait placé ton rare
» mérite, je ne m'y oppose plus, car
» je t'aime d'abord pour toi-même;
» mais je ne puis consentir à me pri-
» ver entièrement de ta présence et de
» tes conseils. Choisis pour ta retraite
» celui de mes palais qui t'offrira la
» réunion la plus complète des beau-
» tés de la nature et de l'art. Là, tu
» vivras en sage, tu pourras t'y livrer
» à tes goûts simples et purs. Je t'y
» visiterai souvent; j'irai m'y reposer,
» au sein de l'amitié, de l'ennui des

» grandeurs. Quant à toi, Moctader, » tu as couru de trop grands dangers » pour ne pas recevoir une marque » de ma bienveillance. Je te ferai » construire près du palais de Dab- » chelim une petite manufacture de » schals, que tes connaissances te » mettent à même de diriger utile- » ment. C'est là que se doivent bor- » ner tes désirs.

» De cette manière vous aurez at- » teint tous deux le seul point désira- » ble. *Ni trop haut, ni trop bas*, telle » doit être la devise du sage. Rester » dans son état, et s'y distinguer, » voilà la seule ambition permise à » l'homme raisonnable. »

Note de l'Éditeur. — Florian n'a laissé que le commencement de ce conte ; il s'était arrêté à la page 193, après ces mots : *Com-*

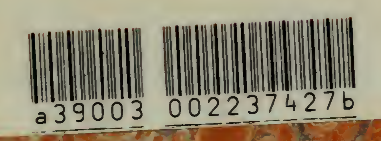
bien devait être fou celui qui m'a cédé sa place!

Vivement sollicité par mon libraire et encouragé par mes amis, j'ai osé terminer ce que l'auteur avait si heureusement commencé. Sans plan, sans aucune idée de ce qu'il se proposait, j'ai marché au hasard, et écrit de mon mieux. Que le lecteur daigne me pardonner! Bien pénétré de mon insuffisance, je n'aurais jamais conçu la téméraire pensée de m'associer à un écrivain distingué, dont le style naturel et le brillant coloris constituent le premier charme; mais j'ai été pour ainsi dire forcé de risquer ce pas dangereux. Si j'avais prévenu le lecteur, il n'aurait probablement pas poursuivi sa lecture; mais s'il a trouvé du plaisir et de l'intérêt jusqu'à la fin, il me pardonnera peut-être de ne lui avoir pas fait d'abord cette petite révélation.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DU TOME DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.


a39003 002237427b

